

LE LIVRE D'OR DE LA 1^{ère} D.F.L. à HERBSHEIM

40^{ème} anniversaire – 1985

Partie 2



1^{ère} DIVISION FRANÇAISE LIBRE

Ce Livre d'or rassemble de nombreux témoignages et documents que les Anciens de la D.F.L. ont adressé à Madame Esther Sittler, Maire de la commune, à l'occasion du 40^{ème} anniversaire de la Libération d'Herbsheim. Ils sont conservés aujourd'hui dans les archives municipales.



Il constitue un d'émouvant ensemble de courriers autographes, de témoignages et photographies émanant des officiers et personnels des différentes unités d'infanterie, de chars et d'artillerie présentes lors des combats d'Herbsheim : le Commandant Edmond MAGENDIE, Henri MARY , Jean THOMAS (Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique) ; Roger BARBEROT, Jacques de LAMOTHE-DREUZY, Armand VASSEUR (R.F.M.) ; Roger CRESPIEN, Raymond HORGUES-DEBAT, Alain MONTARRAS, André ODE, Louis RIVIE, René THOMAS, Francis de TURCKHEIM, Jean FRANCOIS (1^{er} R.A.) ; Jean-Georges KIRCHEIMER (22 B.M.N.A.).

Certains de ces documents ont été antérieurement diffusés dans la bande dessinée de Xavier ZICCHINA éditée par la Société des Quatre Cantons ainsi que dans l'article n° 36 du Parcours France de la Division Française Libre 1944-1945 (Blog division française libre).

En raison du poids du fichier, le Livre d'Or est diffusé en deux parties

Sommaire

Livre d'Or – Partie 1

- **Avant-propos**
- **Cérémonies du 40^{ème} Anniversaire de la Libération d'Herbsheim**
- **Revue de presse du 40^{ème} Anniversaire**

7 Janvier 1945- Attaque Sonnenwende - Objectifs Erstein-Molsheim

- **L'INFANTERIE**
- **LES BLINDES**
- **L'ARTILLERIE**

Livre d'Or – Partie 2

11-12 janvier 1945 – Relevé du point d'appui.

- **LES BLINDES**
- **L'INFANTERIE EN LIAISON AVEC L'ARTILLERIE**
- **HERBSHEIM APRES LA LIBERATION**

LIVRE D'OR D'HERBSHEIM

PARTIE 2

RELEVÉ DU POINT D' APPUI D' HERBSHEIM ENCERCLE

11 - 12 JANVIER 1945

LA 1^{ère}. DIVISION FRANÇAISE LIBRE

LES BLINDÉS

Lettres de Roger BARBEROT

626 51-67

~~7. Rue Stuy, 92200 Neuilly-sur-Seine~~
9 rue du Bon de Boulogne
92.200 Neuilly

ROGER BARBEROT

Grand Officier de la Légion d'Honneur
Compagnon de la Libération

9 Dec 1984

Mon cher camarade

J'ai reçu une lettre de L. Plechais
m'invitant au rendez-vous Alsace -
Herbsheim destiné à commémorer les
opérations qui y ont été faites en
Janvier 1945 par les familles-mères,
le R.A., le M.M. et la 13^e demi-
brigade.

J ne pourrais malheureusement
pas être là car j'aurais été impudique-
ment en Bretagne à cette date.

J le regrette très vivement. C'était
une occasion de s'entretenir avec
FFL et d'exprimer au maire
Madame Sittler ma reconnaissance
pour le souvenir qu'elle entend
garder de ces combats menés dans
son village par les forces françaises
libres.

Madame Siller ayant exprimé le
souhait de consulter dans ses archives
le soutien de ces jours de 45, j'
vais lui envoyer ces jours-ci par
l'intermédiaire de L. Blochais un
exemplaire du livre que j'avais
eût en 1972 (à travers le cœur)
et qui porte mention de ces
opérations ainsi que le Feste de
la citation et l'ordre de l'armée de
l'escadron de chars qui s'y référent
en partie.

J'espère essentiellement, si elle
le désire, lui adresser ultérieure-
ment des photos des principaux
participants. Mises à peu près à
cette époque - Don les marins.
Bokanowski, Le motu-brenzy et
Vasseur. notamment.

Vous voudrez bien lui présenter
de ma part mes hommages et
mes amitiés

Bartel

Le 13 novembre 1984

Madame. Sittler,
maire d'Herbsheim

J regrette vivement de ne pas
pouvoir assister à la commémoration
des combats qui se sont déroulés dans
votre village en janvier 1945, au
plus fort de la dernière grande
offensive allemande sur l'Alsace
quand le général de Gaulle imposa
à ses Alliés que l'Alsace fut
défendue.

C'est un symbole qui elle le fut
précisément par les hommes de la
1^{re} Division Française Libre et de la
deuxième D.B. qui étaient les
plus anciens et les plus glorieux
unités de la France combattante.

C'est ainsi qu'Herbsheim fut

Le théâtre de deux combats qui opposèrent aux troupes allemandes les familles marins et les hommes du 1^{er} BIM, du R.A et de la 13^e Demi-brigade de l'Armée Française.

Du côté des marins, deux officiers ont un rôle déterminant dans les combats : l'enseigne de vaisseau Michel Bohanowski (futur ministre et actuellement sénateur maire d'Asnières) et l'enseigne de vaisseau Vasseur.

Les combats, qui sont rappelés dans les mémoires que j'ai consacré à mon engagement aux côtés de Charles de Gaulle, sont mentionnés dans la 3^e citation à l'ordre de l'Armée du 1^{er} escadron de Familles-Marins. et dans celle qui m'a valu le grade d'officier de l'Armée d'Honneur.

J vous en envoie pour les archives
de votre village en m'excusant de
le faire sous forme de mauvaises
photocopies.

Si vous le souhaitez, j'vous
enverrai ultérieurement des photos
prises, si non à Herbsheim, au
moins à cette époque, des hommes
qui se sont brillamment battus
à Herbsheim.

J vous prie d'accepter mes
respectueux hommages

Basticot

devenir commandant du
1^{er} Régiment de Fusiliers-mécaniques
de C. France Libre

Grand-officier de C. L. H.
Compagnon de C. Libération
officier de C. Médaille de C.
Résistance.

Français Lib. de Paris Juin 1940

→

P-S - J'ai joint à ces deux textes des citations où se trouvent mentionnés les comités d'Herbsheim le ^{comité de} ~~de~~ cette que j'ai vue au journal de Gaulle (20 Janvier 1970)

Lettre à Madame Sittler, maire d'Herbsheim

Je regrette vivement de ne pas pouvoir assister à la commémoration des combats qui se sont déroulés dans votre village en janvier 1945, au plus fort de la dernière grande offensive allemande sur l'Alsace quand le général de Gaulle impose à ses alliés que l'Alsace fut défendue.

C'est un symbole qu'elle le fut précisément par les hommes de la 1^{ère} Division Française Libre et de la deuxième D.B. qui étaient les plus anciennes et les glorieuses unités de la France combattant ;

C'est ainsi qu'Herbsheim fut le théâtre de durs combats qui opposèrent aux troupes allemandes les fusiliers marins et les hommes de la 8^{ème} BIM du R.A. et de la 13^{ème} demi-brigade de Légion Etrangère.

Du côté des marins, deux officiers ont un rôle déterminant dans les combats : l'enseigne de vaisseau Michel Bokanowski (futur ministre et actuellement sénateur maire d'Asnières) et l'enseigne de vaisseau Vasseur.

Ces combats, qui sont rappelés dans les mémoires que j'ai consacrées à mon engagement aux côtés de Charles de Gaulle, sont mentionnés dans la 3^{ème} citation à l'Ordre de l'Armée du 1^{er} escadron de Fusiliers Marins et dans celle qui m'attribue le grade d'Officier de la légion d'honneur.

Je vous les envoie pour les archives de votre village en m'excusant de le faire sous forme de mauvaises photocopies.

Si vous le souhaitez, je vous enverrai ultérieurement des photos prises, sinon à Herbsheim, du moins à cette époque, des hommes qui se sont brillamment battus à Herbsheim.

Je vous prie d'accepter mes respectueux hommages.

Signé : Barberot

Dernier commandant du 1^{er} régiment de
Fusiliers marins de la France Libre
Grand Officier de la Légion d'Honneur
Compagnon de la Libération
Officier de la médaille de la Résistance
Français libre depuis juin 1940

P.S. : J'ai joint ces deux textes de citations où se trouvent mentionnés les combats d'Herbsheim la copie de la dernière lettre que j'ai reçue du Général de Gaulle (20 janvier 1970).

9 avril 1945:

Par décret en date du 10 avril 1945, du Gouvernement Provisoire de la République Française, est promu dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur au grade d'officier:

BABEROT Roger, Lieutenant de Vaisseau
du 1er Régiment de Fusiliers-Marins

"Commandant l'Escadron de Chars légers du 1er R.F.M. Chef ardent et énergique, animé du plus grand courage. Par son audace, son habileté et sa clairvoyance, a conduit son escadron, de succès en succès, jusqu'au Rhin. A brillamment contribué à la prise de FREDERIC-FONTAINE, le 27 septembre et à celle de la côte 620, le 8 octobre. Le 22 novembre, a été l'artisan d'une avance foudroyante de son escadron jusqu'à ROUEMONT. Les 7, 8, et 9 janvier 1945, a débloqué par une manœuvre extrêmement audacieuse les villages d'HERBSHEIM et ROSSELD encerclés. Le 30 janvier enfin, malgré les pertes considérables subies par son escadron, est reparti à la tête de l'attaque qui devait mener sa Division jusqu'au Rhin. A fait de très nombreux prisonniers.

"Déjà cité 4 fois".

1^{er} Mai 1945:

Par Décision n° 668 du 5 mai 1945, le Général de GAULLE, Président du Gouvernement Provisoire de la République Française cite à l'Ordre de l'Armée:

l'Escadron de Chars du 1er Régiment de fusiliers-Marins.

Commandé par le Lieutenant de Vaisseau BARBEROT.

"Le 27 Septembre 1944 mène l'attaque sur CLAIREGOUTTE et FREDERIC-FONTAINE, et capture, avec l'aide d'une Compagnie d'Infanterie, 240 prisonniers.

Le 6 octobre, à travers un terrain jugé impraticable aux chars, parvient au balcon d'EBOULET et fait peser une menace de flanc sur RONCHAMP.

Le 8 octobre, participe à la prise de la côte 620.

Le 23 novembre, reprend sa marche en avant sur l'axe principal d'effort de la Division, entre par surprise à AUXELLES-BAS, VESCEMONT, ROUGE-GOUTTE, où sa manœuvre rapide sauve le pont et coupe la retraite à 3 canons de 77, détruit au passage un canon de 88; débouche ensuite des hauteurs boisées sur GROS-MAGNY et fait, par ETUEFFONDS, St-GERMAIN, ROMAGNY, une avance foudroyante jusqu'à ROUEMONT.

Ajoute 250 prisonniers à son tableau de chasse et obtient des résultats qui ont une importance dans les succès tactiques de la Division.

Les 7, 8, 9 janvier 1945, pendant qu'un peloton aide à l'intérieur d'HERBSHEIM à repousser les attaques ennemies, un autre peloton fait une liaison extrêmement audacieuse avec les villages d'HERBSHEIM et ROSENFELD encerclés, capturant de nombreux prisonniers et forçant ainsi l'ennemi à desserrer son étreinte.

Courriers d'Armand VASSEUR

89300 Joigny, le 28 Décembre 1984
2, rue haute des Chevaliers

Monsieur Philippe BLACHAIS
1bis, rue Diderot
92150 S u r e s n e s

Mon cher Camarade,

Merci de votre lettre du 14 et de l'invitation que vous m'adressez; croyez que je m'en sens très honoré et que je regrette sincèrement de ne pouvoir m'y rendre .

Ci-joint un papier sur l'affaire d'Herbsheim un peu pompier, un peu "collection Patrie" des années 20 . Ce genre de littérature semble l'exiger .

Ce que je n'y dis pas, c'est que tout au long de cette journée, j'étais furieux, furieux de voir comment nos rares forces, nos tout petits moyens étaient stupidement éparpillés pour tenir des villages isolés, à la merci de n'importe quelle attaque des Allemands qui disposaient encore, eux, de chars sérieux .

C'est pour cette raison que sur le rapport de Michel Bokanowski au commandement, rapport que j'ai ramené ce soir-là d'Herbsheim et dans lequel il réclamait des moyens supplémentaires qui, hélas, n'existaient nulle part, j'ai ajouté un commentaire volontairement grossier naturellement signé .

On se dispense bien volontiers de jouer les Cassandre, mais le lendemain ou le surlendemain Obenheim était pris et tout le B M 24 par la même occasion . Je n'éprouve évidemment aucune joie d'avoir pressenti l'évènement .

Croyez, mon cher Camarade, que je serai près de vous par la pensée au cours de ces journées de Janvier.

Cordiales amitiés à tous

Armand Vasseur

P S J'adresse une copie de mon papier à Madame SITTLER, une autre au Commandant BARBEROT et deux ou trois à quelques uns des survivants de cette affaire en leur demandant de compléter, de corriger et de critiquer mon propos .

et tous mes meilleurs vœux

Mes chers Camarades du 1er Régiment d'Artillerie,

J'ai eu l'honneur de servir, en ma qualité de marin du commerce, au 1er Régiment de Fusiliers-Marins et de recevoir le baptême du feu sous les ordres de Monsieur Hubert Amyot d'Inville, capitaine au long cours, lieutenant de vaisseau de réserve, commandant le Régiment .

En Italie, Amyot d'Inville commandait la première vague d'assaut sur la Ligne Gustav, à bord d'un char Sherman du 757^e Bat aillon de Chars US; à cette occasion, je lui servais de canonnier, de radio, de coureur à pied et d'interprète - le char avait pour équipage trois américains plus nous; l'ensemble du dispositif d'attaque se trouvait sous les ordres du Colonel du 757^e qui n'entendait que l'anglais .

Amyot d'Inville sautait sur une mine peu de temps après; tous, nous avons porté le deuil de cet homme exceptionnel; comme vous du 1er R.A. avait porté celui de Laurent Champrosay qui disparaissait dans les mêmes conditions au même moment.

C'est là, s'il en fallait trouver, une raison de plus de vous porter amitié, à vous autres du R.A.

Témoigner sur l'affaire d'Herbsheim est embarrassant pour moi, je ne peux me souvenir de tout et souhaite ne pas dire trop de sottises .

Comme d'habitude, le 1er escadron (celui de Barberot, les chars légers - "coup de poing de la Division" d'après Brosset, le général, qui ne doutait de rien) était en perte de vitesse : sur dix-sept chars, effectif normal, il en restait huit ou neuf - ce qui était déjà beau - plus grand monde, et encore moins d'officiers.

La petite motié (ou la grosse) avait été expédiée le 8 ou le 9 janvier à Herbsheim Rossfeld pour aider le B I M P à tenir le coin .

Leur patron était Michel Bokof (1) que le Babar(2) avait embauché en Italie; Bokof, à l'époque, servait de cornac à un bataillon de howitzers autoportés de 105 de l'Armée américaine et ne s'amusa pas .

L'optique de Laurent-Champrosay: l'artillerie doit se tenir le plus près possible de la première ligne pour frapper l'ennemi le plus loin possible - sans tenir compte des risques qu'implique une telle attitude - n'était pas du goût des américains qui étaient sans doute peu chauds de se trouver au milieu des français .

(1) Bokof - connu sous le nom de Michel Maurice-Bokanowski a servi le Général de Gaulle comme ministre pendant une dizaine d'années

(2) Babar - Roger Barberot - sa condamnation à mort pour des motifs parfaitement iniques figure sur le même Journal Officiel de 1940 que celle de De Gaulle .

A l'époque donc, en Italie, Bokof semblait connaître de fortes difficultés à obtenir de ses Américains qu'ils avancent suffisamment pour avoir de temps en temps quelques allemands à portée de leurs canons .

C'est sans doute la raison qui l'a décidé à accepter le rare honneur qui lui était fait, à lui biffin, d'intégrer le Régiment de Fusiliers-Marins .

Mieux encore, lui qui n'était qu'enseigne de vaisseau, se trouvait avoir sous ses ordres le Lieutenant de Vaisseau Aubépin de la Motte de Dreuzy qui venait d'arriver . (3)

Pour tout arranger , le canonnier de Jicky était un sergent chef technicien de l'Armée Américaine du nom de Des Rosiers - prononcer Dèce Roxières pour que ses amis sachent de qui on parle . Encore un coup du Babar : en Tunisie, l'escadron avait touché des techniciens américains pour nous apprendre à ne pas trop casser les chars . Les quatre derniers, Campbell, lieutenant (4), Burt, Lecondino et Des Rosiers, T4 Sargeants U S Ordnance Corps, affectés à l'escadron pour trois mois y sont restés plus de deux ans .

Tout ça pour appeler que Bokof, Des Rosiers, Jicky et les autres, plus les copains du BIM étaient proprement encerclés, coincés dans Herbsheim Rössfeld, avec parmi eux pas mal de blessés et de moins en moins de munitions et de ravitaillement .

C'était plutôt triste, surtout pour Campbell qui se demandait comment il pourrait expliquer à l'U S Ordnance Corps que le Des Rosiers avait été fait aux pattes ou blessé comme canonnier d'un char maritime .

C'était très embêtant, vu qu'il n'y avait que nous, c'est-à-dire pas grand chose pour leur venir en aide .

C'est bien entendu ce qui fut fait, avec l'aide des Artilleurs de la Division .

Comme officier d'une unité de reconnaissance ayant une certaine expérience des opérations, j'espérais des artilleurs, amis ou ennemis, une seule attitude : qu'ils nous oublient ! ces vaches-là.

- (3) Jicky - Aubépin de la Motte de Dreuzy Lieutenant de Vaisseau - Navalais - Fils, petit-fils etc. d'Officiers de Vaisseau rescapé du "Primauguet" coulé par les anglo-américains devant Casablanca en novembre 1942 . Sur ordre de l'Amiral Vichy ils étaient sortis pour repousser (hum) la flotte alliée ; leurs chances d'en revenir étaient les mêmes que celles du petit lapin qui sort de son terrier et trouve douze chasseurs à trois mètres tous armés de fusils à douze coups .
- (4) Campbell - Charles S. dit "Snooks" 1,85 m de Chattanooga Tennessee grand, mince, avec le chapeau à glands de l'armée US, tombait toutes les nénettes, tous les jours, partout. Pour expliquer sa présence au milieu des Free French, il racontait " Listen ! I'm no american, I am a Free American !" et ça marchait

Le seul que nous avions appris à respecter était votre Champrosay: en Italie, c'était une vraie peste pour la reconnaissance : il débouchait avec une batterie de 105 au oul, prêt à nous doubler - nous, à la pointe du dispositif - et nous expliquait qu'il n'y avait rien devant .

Des fois, en plus, c'était vrai !

Comme pousse-au-train désastreux, il n'y avait guère comme mieux doué que le Diégo Brosset !

Paix à leurs âmes !

Donc, l'avantage de Laurent Champrosay était qu'on pensait qu'il nous situait à peu près sur le terrain et qu'on courait moins de risques de se faire arrimer la gueule bien bien par des gens de chez nous .

Nous avions tâté l'adversaire à droite de l'axe Benfeld Rossfeld, récupéré du prisonnier, appris d'eux qu'il y avait de l'anti-char et du Horniss (Rhinocéros) sur la gauche ainsi que pas mal d'infanterie .

Nos moyens étant trop réduits pour que nous les réduisions en passant à travers bois en franchissant la route, la seule solution pour dégager Herbsheim et Rossfeld consistait à utiliser notre seul atout : la vitesse de nos chars surroute; donc monter une attaque à la surprenante .

Pour nous aider l'artillerie divisionnaire se déclare partante, d'où conférence au sommet.

Il y est convenu qu'une décoction bien dosée de 105 et de 155 normaux et fumigènes sera servie en hors d'oeuvre, en quelques minutes, que le dernier coup arrivé, nos deux chars foncent en tête (les autres, restés dans le bois, se remettent à progresser avec les Gars du Vercors en soutien porté pour faire diversion).

L'ennui est que je n'ai pas de montre ; le Colonel du 1er R.A. (ce n'était peut-être qu'un commandant d'ailleurs mais il méritait mieux dans ce cas-là) me confie la sienne; il n'est pas évident à ce moment-là qu'il nous reverra jamais, la montre et moi . Enfin, il a confiance, c'est beau !

Nous nous installons sur notre base le départ. Tout se passe comme prévu : une préparation d'artillerie affreusement brutale, terriblement précise; ça dégringole dru et les arbres s'abattent, déchiquetés ; on en arrive à plaindre les pauvres qui ramassent ça sur la figure .

Derrière nous, le convoi de secours s'organise .

Les minutes passent; moteurs en route - les derniers coups arrivent - les troncs massacrés des arbres émergent d'une fumée multicolore - dernière arrivée - une minute encore .

En avant ! Nous fonçons comme des dératés en mitraillant le bois sur ~~à~~ la gauche tant que ça peut . Nous arrivons à la hauteur de la défense allemande moins de deux minutes après la fin du bombardement . Pas de réaction, nous continuons à toute vitesse .

Pour nous arrêter devant une charrette mise en travers de la route par notre infanterie .

Les gars qui la gardent ont l'air complètement ahuri de nous voir et de nous entendre les interpellier sans politesse excessive pour qu'ils dégagent leur maudit engin ; en effet, si les fritz ont encore un seul anti-char, il est dirigé sur le billard devant l'entrée du village et ça va être rapidement notre fête .

Rien ne se passe et nous entrons triomphalement dans le pays. Tout le monde est ravi de nous voir . Le peloton de scout-cars de Cornélius (Escadron d'Alain Savary) nous suit puis les camions de ravitaillement et les ambulances . Cornélius s'est même permis de ramasser quelques prisonniers qui faisaient du stop; ceux-ci nous apprennent que les anti-chars et le (ou les) Horniss se sont repliés pendant le tir de l'artillerie croyant qu'il s'agissait d'une grosse attaque très sérieuse .

Bokof, grand seigneur, nous reçoit avec beaucoup de civilité et un excellent vin blanc du pays . Nous apprenons que Jicky s'était admirablement défendu la nuit précédente et avait, avec ses deux chars, repoussé une méchante attaque des teutons - ceci alors qu'il était arrivé au régiment huit jours plus tôt, n'ayant probablement jamais vu de char ailleurs qu'au cinéma .

Un peu plus tard, en convoi, nous retournons vers Benfeld; partis à quatre : Salaun, de Troudosten Plougeau, Le Pollès, de Nantes, Toboul, d'Oran et moi, de Calais, nous retrouvons à cinq; Salaun, le chauffeur, ayant adopté un cochon orphelin, trouvé dans le village et baptisé "Adolf" - ce qui ne présageait rien de bon pour son proche avenir .

Je retourne rendre la montre au Colonel, ravi de récupérer son bien et, plus encore sans doute, du succès de l'opération .

Cordiales amitiés à tous

A. Vaneur

RELEVE DU POINT D'APPUI D'HERBSHEIM

11-12 JANVIER 1945

La 1^{ère} Division Française Libre

L'INFANTERIE EN LIAISON AVEC L'ARTILLERIE

COURRIER DE ANDRE ODE (1^{er} R.A.)

A. ODE

Aix le 21/12/84

Campagne Pailat
Quartier des Lauves
13100 Aix en Savoie

Cher ami,
Le courrier marche mal mais je
dois répondre tout de même à votre
dernière lettre : je me suis fait inscrire
pour le pèlerinage des 40^{es} anniversaires
à Herbsheim, avec mon épouse. Je serai
je l'espère, à Strasbourg vendredi 4
au soir, je viendrai par le train car c'est
loin de chez nous et le temps n'est pas
encore au printemps j'espère que
nous n'aurons pas les températures
obscures de 1945.

J'ai déjà envoyé un exemplaire de
l'article que j'avais écrit en ~~1968~~ 1968
directement à Madame SITTLER, car
le Faou m'avait fait, après la réunion
des anciens - Assemblée générale des
printemps, de son désir d'avoir des

naration des combats à Herbsheim
en 45. J'avais envoyé également
une photocopie à l'État, pour
"les archives" de la 3^e Batterie. Je dispose
d'un autre exemplaire photocopié,
je vous l'envoie, mais il me semble
bon en avoir déjà envoyé un autre,
après que vous ayez perdu les ar-
chives de l'unité, dérobées dans
votre voiture. Enfin peu importe,
je vous en envoie un de plus.

Je pense que votre santé, comme
celle de nos camarades, vous
permettra cette réunion. Je vous dis
à bientôt, amitiés



P.S. J'adresse par votre intermédiaire
tous mes vœux de santé et de bonheur
à nos camarades, anciens artilleurs
du 1^{er} RA, avec l'espoir de voir une
année nouvelle, plus calme que celle
qui finit.

Rd.P.S. Si vous disposez de médailles commémoratives
de la campagne d'Italie ce serait l'occasion d'en
remettre à quelques camarades. Est-ce bon ?

RELATION DE ANDRE ODE (1^{er} R.A.)

Pages d'histoire

Comment fut sauvée Strasbourg (Janvier 1945)

par André ODE

Il est des souvenirs que l'on évoque rarement...

Pensez-vous qu'il soit possible de répondre à cette question, alors que l'histoire a enregistré les faits en de longues pages, dans ces livres que nous parcourons avec émotion. Nous y retrouvons consignés les hauts faits de la Libération, les longues étapes, les dates de nos passages ou de nos arrêts en tel ou tel lieu marqué de souvenirs précis, le journal de marche enfin, que seuls nos chefs et leurs états-majors ont été en mesure de retracer. Nous y retrouvons inscrites les manœuvres des unités engagées, alors que sur le moment nous n'en connaissions que le détail qui nous concernait ; et, brièvement les actions obscures et les actions d'éclat des différentes formations qui ont permis de grignoter peu à peu le terrain, d'arriver au Rhin, ce pointillé de notre frontière que ceux de Koufra s'étaient jurés d'atteindre. Nous en savons le prix : que de croix plantées en chemin, que de traits d'héroïsme cachés en quelques mots, ou ignorés avec la fin des héros. Il est des souvenirs que l'on évoque rarement, car ce sont des souvenirs pénibles ; et nous avons tous nos souvenirs : « Plus les années passent, plus nous en sentons le prix, et plus nous ressentons douloureusement les distorsions apportées à l'Histoire que nous avons contribué à faire, par des légendes sommaires, fruits de particularismes aveugles et d'ignorance qui tendent à la remplacer » (1). Alors, avant d'évoquer ceux que ma mémoire conserve fidèlement mais qui ne donneraient qu'une réponse bien incomplète à la question, aidons-nous de ces livres pour rappeler les faits de cette époque.

« L'Alsace est incomplètement libérée à la fin de l'année 1944. Au nord, Strasbourg est atteint par la 2^e D.B. du général Leclerc venant de l'ouest, le 23 novembre. Nous, 1^{re} D.F.L., faisant partie de l'armée B devenue 1^{re} armée française, nous arrivons au sud, à travers les Vosges. La campagne a été dure. Nous avons perdu notre chef, le général Brosset, et le général Garbay le remplace. Nous arrivons,

(1) Extrait de « Rhin et Danube », Journal des Anciens de la 1^{re} Armée.



A Blasheim, une colonne de la Division Leclerc se dirige vers Strasbourg en novembre 1944. (Photo E.C.A.).

par Rougemont-le-Château et Massevaux, aux abords de Thann où le front se stabilisera; fin novembre, nous sommes relevés pour être regroupés dans la région de Vesoul. Les unités voisines de la nôtre, parmi lesquelles la 3^e D.I.A., la 2^e D.I.M., tout autant éprouvées que nous, continueront à tenir en décembre les positions acquises devant des divisions allemandes bien décidées à garder leur tête de pont du Rhin. Leur ravitaillement est bien assuré. L'O.K.W. n'a nulle intention d'abandonner ses positions et l'on saura bientôt que Himmler en personne a été désigné par Hitler pour galvaniser la résistance et lui fournir tous les moyens nécessaires. Des troupes fraîches affluent de l'intérieur du Reich et viennent rapidement garnir sur tout son pourtour le grand arc de cercle que tiennent, en définitive, neuf divisions d'infanterie et deux brigades de chars. Le rapport des forces ne nous est donc favorable qu'en ce qui concerne le nombre des blindés; mais cette supériorité numérique est réduite par le fait que les Panther et les Jagdpanther surclassent techniquement nos Sherman et nos T.D. Elle est singulièrement contrariée par les destructions opérées par l'ennemi, et, bien plus encore par l'étendue des inondations qui recouvrent toute la plaine d'Alsace et interdisent le déploiement de nos Combat-Command en dehors des chaussées.

— 34 —

D'autre part, ramassés sur eux-mêmes, les Allemands peuvent manœuvrer en lignes intérieures. Dans sa plus grande dimension, la poche compte 70 kilomètres. Quelques heures suffisent donc à nos adversaires pour porter des renforts en un point menacé — ce qui nous condamne à en menacer plusieurs en même temps pour empêcher un jeu trop facile des réserves. Mais nous-mêmes ne pourrions manœuvrer qu'en contournant les Vosges par leurs pentes occidentales » // (Histoire de la 1^{re} Armée Française).

Quant à nous, nous sommes regroupés à Vesoul en vue d'une opération imminente, et quelle opération ! On nous envoie à l'autre bout du pays, pour aider à la liquidation de la poche de Royan, où les Allemands tiennent encore : voyage-éclair, puisque nous partons de Vesoul le 12 décembre et que nous quittons des positions à peine installées le 27 décembre, pour rejoindre l'Alsace où les choses se gâtent. Le front tenu par les Américains en Belgique cède devant l'offensive menée par Von Runstaedt dans les Ardennes. Le général Eisenhower prélève des unités au nord de Strasbourg pour renforcer précipitamment les secteurs qui cèdent. On a besoin de nous d'urgence... Et c'est pour la Division, dans les derniers jours de décembre, une nouvelle traversée de la France, du sud-ouest au nord-est. Et cette fois, le froid intense et la distance à parcourir mettent à rude épreuve le personnel et surtout le matériel déjà très fatigué... On nous confie le nord de « la poche de Colmar » de Plobsheim à Rhinau, le long du Rhin sur 20 km, de Rhinau à Ebersheim à travers une zone marécageuse et d'Ebersheim à Sélestat, le long de la Nationale 83 : // 40 km. de front, c'est beaucoup. Les choses continuant à se gâter dans le nord, les Américains veulent lâcher complètement le secteur de Strasbourg, la 7^e Armée Américaine se replie vers Haguenau et abandonne la ville. Les livres nous disent qu'il y eut des discussions pathétiques... « au Q.G. allié de Versailles le 3 janvier, en présence de Churchill venu tout exprès ; et après un entretien téléphonique avec Roosevelt, le chef du Gouvernement français obtient du général Eisenhower la décision de ne pas abandonner l'Alsace et d'arrêter le repli en cours de 7^e Armée U.S. à hauteur de Haguenau »... mais c'est la 1^{re} Armée française qui devra prendre le secteur à son compte : la 3^e D.I.A., prélevée dans les Vosges, occupe donc la zone de la 2^e D.B. elle-même déplacée vers le nord avec la 7^e Armée U.S. Le front de notre division s'étire encore de 12 km, et c'est là que commencent nos mésaventures, mais je les conterai plus loin. Ces mouvements de troupe, le départ de la 2^e D.B. inquiètent les populations, les préparent à l'exode vers Saverny ; elles vivent des heures d'angoisse dont témoignent les rapports des autorités de l'époque : le maire, M. Charles Frey, et le préfet, M. Haelling. Au départ de la 2^e D.B. et pendant quelques jours, le gouverneur provisoire de la place, le général Schwartz, dispose de la « Brigade indépendante Alsace-Lorraine ~~MARRON~~ » // et des F.F.I. Strasbourgeois ; une compagnie de la Task Force U.S. occupe encore le port fluvial. La mise en place de la 3^e D.I.A. ne doit être terminée complètement que le 7 janvier, alors que l'offensive allemande démarre dans la région de Bitché le 1^{er} janvier en direction de l'ouest et du sud, et le 7 « dans la poche de Colmar en direction du nord : 3 divisions blindées et le détachement d'armée Ober-Rhein au nord devaient faire leur jonction à Strasbourg avec la 19^e Armée Allemande venant du sud et que nous avions devant nous. Leur commandement en chef leur lance le 5 janvier cet ordre du jour, retrouvé plus tard dans les archives de la Wehrmacht : « Je compte sur vous pour pouvoir annoncer au Führer dans quelques jours



Un peloton de chars avance dans la neige
(Archives Documentation Française)

que le drapeau à croix gammée flottera de nouveau ...sur la cathédrale de Strasbourg ».

Quelque temps après, le Général Locerc écrivait au Général Garbay : « Bravo ! mon vieux. En somme, la 1^{re} D.F.L. aura probablement sauvé Strasbourg, après que la 2^e D.B. l'a prise. J'espère que cela ne t'a pas coûté trop cher. Félicite tout le monde de notre part ».

Je n'ai connu la conclusion des faits que plus tard, à l'hôpital de Tours, où j'étais évacué, vers le 18 janvier. Mais voilà ce qui s'est passé dans mon secteur.

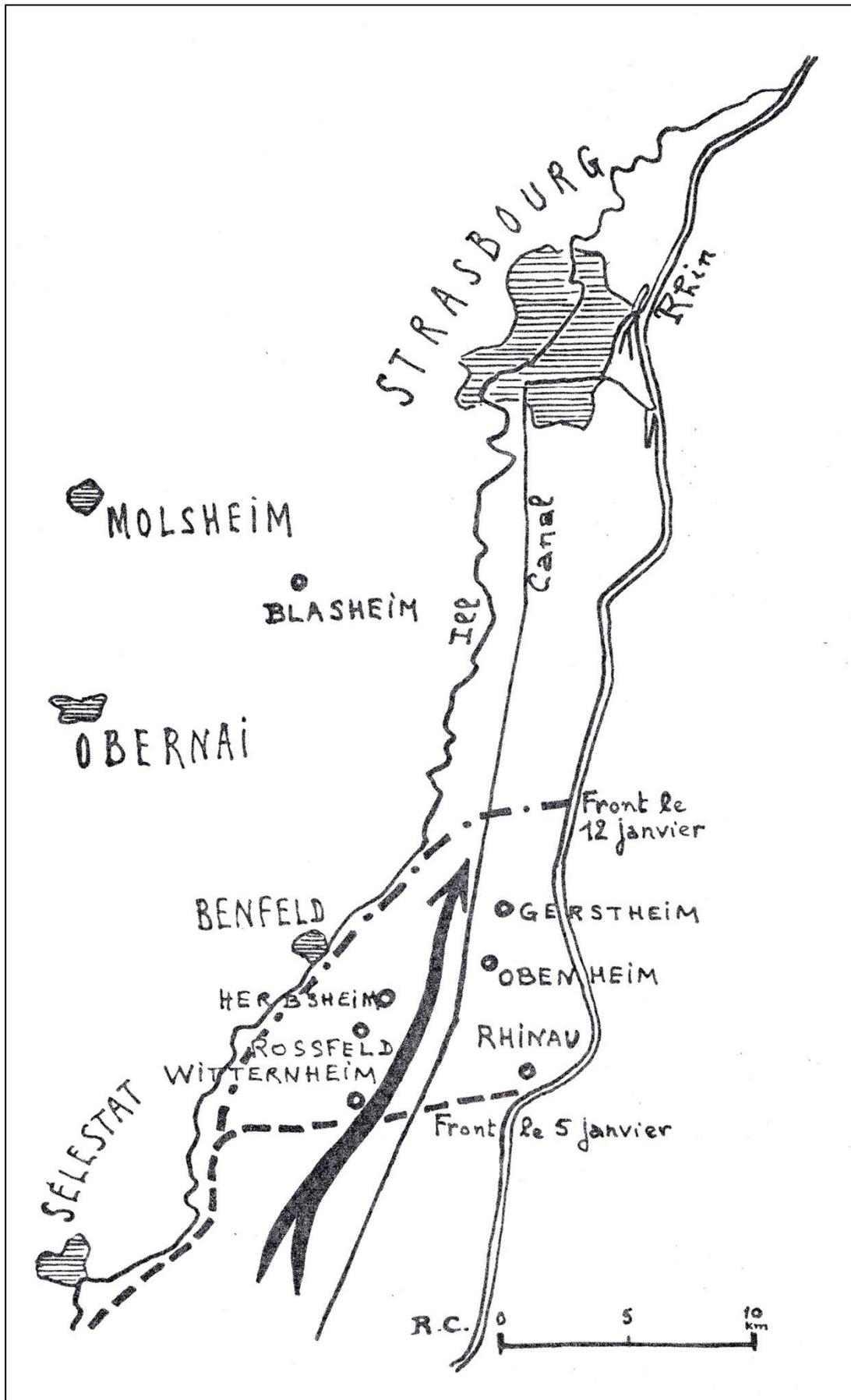
Nous appartenons au 1^{er} Régiment d'Artillerie, formé au cours d'un long périple débutant en A.O.F. et passant par le Moyen-Orient, la Tunisie et l'Italie ; nous nous retrouvons en novembre, « Section de Défense contre Blindés de l'Artillerie Divisionnaire », un groupe de 40 engagés et appelés de différentes origines : quelques anciens d'A.F.N. et des jeunes recueillis au passage comme engagés, servant 6 pièces de 57 anti-chars. Nous sommes bien équipés, chaque pièce est remorquée par un Dodge 1 T. 5 transportant le personnel de la pièce et une dotation minimum de munitions ; en plus, une Jeep et des postes radio. Nous arrivons le 31 décembre, et après un réveillon mémorable dans le silence et le froid des rues de Baccarat, nous sommes articulés le 1^{er} janvier en deux sections de trois pièces, l'une en réserve à l'A.D., l'autre rattachée au 2^e groupe d'artillerie que je

rejoins à Sand, où j'apprends notre destination finale, Herbsheim : nous serons là, en appui direct de la 3^e Batterie. Nous sommes sur la position le 2 ; la batterie nous a déjà précédés dans ce charmant village que la guerre avait épargné jusque là, mais qui se trouve maintenant comme nous dans la zone critique. L'école et la mairie en occupent le centre ; il est desservi par deux rues principales se croisant en forme de T, et par quantité de venelles séparant chaque maison, qui sont autant de fermes, la population étant essentiellement composée d'agriculteurs. Le village est bordé à l'est par une petite rivière, le Zembs qui rejoint l'Ill plus au Nord ; il est entouré d'espaces libres et de forêts.

J'apprends en arrivant que nous devons organiser le village en point d'appui fermé, comme les villages voisins de Rossfeld et Obenheim. Herbsheim est occupée par une compagnie du Bataillon d'Infanterie de Marine^{de} du Pacifique, et nous sommes tous aux ordres du capitaine Roudaut qui la commande. La batterie a déjà pris position, ses quatre pièces de 105 occupent la lisière Est du village, parmi les vergers et les jardins. Nous devons avec nos trois pièces défendre les accès du village et choisir à notre tour nos positions. Nous en faisons le tour avec le capitaine Roudaut, qui me montre à ce moment les ordres écrits ; nous devons organiser sérieusement les positions en défensive, creuser des alvéoles, des boyaux d'accès et de protection et nous devons tenir « sans esprit de recul » pour permettre à la division de s'organiser sur la rive gauche de l'Ill et de raccourcir le front de défense sur cette ligne naturelle.

Nous choisissons au mieux ces trois positions aux lisières du village, chacune à proximité d'une maison qui abritera les servants en dehors de leurs heures de garde : celle du brigadier Mulot, à la sortie Nord, a un champ de tir bien dégagé, fermé à 3 km. par un rideau d'arbres (le Pferchwald et l'Illwald, si mes souvenirs sont exacts). Sa pièce est à une dizaine de mètres en avant de la dernière maison.

Celle du brigadier Parfait, à la limite d'une cour de ferme, bien camouflée, surveille la route de Benfeld à gauche ; elle a devant elle le même champ de tir que la pièce précédente et peut croiser ses feux. Celle du brigadier Malard enfin, à la sortie Sud du village, dans le jardin de la ferme Pabst, a un champ de tir limité par des maisons formant, à un cinquantaine de mètres, un hameau isolé du village par le Zembs et une route parallèle à la rivière ; mais elle surveille la route de Rossfeld et des sous-bois proches ; elle est bien camouflée dans une haie, avec tout de même l'aisance nécessaire aux manœuvres de la pièce. Et puis le capitaine me demande aussi de choisir un P.C. de section à proximité du sien — il occupe le « Rathaus », qui était je crois la mairie — et de celui du P.C. de la batterie. Je m'installe chez M. Schmitt ; c'était l'artisan forgeron du village. Nous nous activons pour organiser les positions, et ce n'est pas commode dans une terre constamment gelée : mais les alvéoles de pièces et les boyaux en zig-zag creusés à un mètre de profondeur environ, nous seront salutaires pendant ces quatre jours d'enfer. L'attaque attendue commence dans la nuit du 6 au 7 ; la population civile avait été évacuée la veille, vers les arrières. Soudain, dans le petit jour blême, sur les vastes étendues couvertes d'une épaisse couche de neige, d'innombrables formes blanches surgissent devant les avant-postes où se glissent silencieusement entre les points d'appui, très distants les uns des autres. L'alerte générale est donnée. Le tac-tac des armes automatiques se déchaîne et le canon tonne.



— 38 —

L'ennemi a formé deux colonnes blindées composées par la Brigade Feldhernhalle (chars Tigres et chasseurs de chars Jagdpanthers) suivie d'infanterie en camions et qui agit à l'Ouest du canal en direction de Krafft. Une colonne d'infanterie plus à l'ouest agissant en direction de Roosfeld-Herbsheim. // Vers 7 heures du matin, après avoir appris le repli de nos avants-postes, nous entendons les chars qui s'approchent du village, par le Sud. Les moteurs ronflent à plein régime, les chenilles grincent horriblement, leur vacarme devient hallucinant. Nous comprenons qu'ils progressent en deux groupes, dans la forêt, par l'Est et par l'Ouest ; j'avais commencé le tour des pièces très tôt — ce tour durera en fait quatre jours — tous nos jeunes sont en place, graves et volontaires, prêts à agir, dès que les chars seront en vue et à portée efficace. Le chef de pièce déclenchera le tir, à volonté, au cas où je serais à une pièce voisine. Je me trouve à la première, auprès de Mulot quand le tir est ouvert.

Les premiers chars viennent de déboucher sur la gauche et progressent les uns à découvert, les autres en lisière de forêt : un groupe de trois chars défile rapidement à 1.500 mètres environ. Notre premier coup, avec hausse 1.200 yards pointage sur l'avant des chenilles — comme pointage moyen — est court et à gauche ; les suivants portent mieux, à 1500 yards et « une longueur avant ». Au troisième, le char est touché ; il s'immobilise, une petite colonne de fumée se dégage, mais il reprend sa marche rapidement, toujours dans la même direction, une lisière, sur notre droite. Nous avons le temps d'identifier des Renault, des Mark III et des Mark IV. Les chars ripostent, mais pas sur nous ! Par un fait extraordinaire, ils concentrent leurs tirs sur une épave de char qui se trouve en bordure du chemin à 800 mètres devant nous : un char de la 2^e D.B. dont on distingue encore les couleurs et le nom à la jumelle. Immobilisé là au cours des combats récents de la Libération, il nous protège encore passivement, comme un leurre, et son rôle n'est pas terminé après le drame qui l'a cloué là. Une accalmie se produit, et de la deuxième pièce nous avons un autre spectacle. Les chars qui nous ont contourné sont suivis d'infanterie, que l'on voit progresser par groupes, à quelques centaines de mètres à peine. Ils évitent le village et sont presque hors de portée de nos carabines. Un peu plus tard, la première pièce tire à nouveau, détruit un char qui s'immobilise et brûle. Le chef de pièce exulte, c'est un résultat qui compte. Il l'a eu avec hausse maximum, 1800 yards : nos pièces sont efficaces, nous nous défendons bien et cela renforce la confiance de tous.

infirmité Mais un peu plus tard, vers 10 heures, se produit l'affrontement qui s'entame à ~~nouveau~~ : les blindés allemands, qui avaient éprouvé nos défenses sur les trois faces du village, se présentent maintenant en masse à l'Est, où se trouvent les 105, et se dirigent droit vers eux. Nos artilleurs débouchent à zéro, les quatre pièces tirent sur les chars qui s'avancent de plus en plus, en ripostant. L'action est courte mais terrible. Ce sont des minutes que l'on n'oublie pas. Nous sommes une quarantaine d'hommes, à une dizaine de mètres en arrière de la troisième pièce, sous un grand hangar, d'où l'on voit toute l'action. Les servants de pièce blessés sont remplacés immédiatement par des camarades volontaires qui sortent du groupe en courant et ramènent le blessé auprès de nous.

Le chef de section à côté de la troisième pièce, disparaît sous nos yeux, à quelques mètres de nous. Ce n'est pas beau la guerre, mais le sort a voulu qu'on y soit. Et c'est comme cela que fut sauvé Strasbourg ! Les canons sont touchés, les dépôts de munitions explosent. Je prends avis du sous-lieutenant R. avant d'aller chercher la

Ravix



Sur une route alsacienne recouverte par l'inondation, un fermier croise une ambulance. (Archives Documentation Française).

pièce de 57 la plus proche, celle de Mulot ; nous la sortons de son alvéole et la mettons en batterie, à proximité de la quatrième pièce qui ne tire plus. Les blindés qui se sont arrêtés à cent mètres environ, devant la ligne de barbelés marquant le champ de mines, font demi-tour, dans la fumée des explosions et la brume, laissant un char et une chenillette blindée.

Nous avons perdu de nombreux camarades, la batterie est détruite, il n'en reste qu'une pièce, et nous nous demandons si nous pourrions tenir longtemps. Une ambulance qui essaie de passer en direction de Benfeld est touchée par un obus à la sortie du village : un Jagdpanther, embossé sur la lisière de la forêt, verrouille l'accès. Il est hors de portée, mais on le voit à la jumelle ; je distingue d'abord des chenilles très larges, faites pour se déplacer dans des terrains humides, et un tube long, pointé vers nous. Il se camoufle très vite en réculant en forêt, lorsqu'un tir d'artillerie se déclenche autour de lui.

Toute la journée, nous voyons les Allemands autour du village. Je signale au capitaine que le hameau qui se trouve à cinquante mètres de notre troisième pièce de 57 est occupé par de nombreux Allemands. Nous n'avons que des munitions anti-chars, des boulets pour mieux dire ; le capitaine nous demande de tirer tout de même. Les autres servants, à travers la haie, utilisent leurs armes individuelles pendant ce temps. La pièce envoie plusieurs coups en visant les portes et les fenêtres ; plus rien ne bouge. Je prévoyais une riposte : j'imagine leur réaction, un ordre par radio sans doute « un canon anti-char devant nous... ». Dès que les premiers obus arrivent, nous nous allongeons à plat-ventre dans notre abri en zig-zag. Ce ne sont

pas des boulets, comme nos obus : ils arrivent en tir plongeant, explosent en camouflet avec de grandes gerbes de terre. Une dizaine de « plofs » nous prouvent qu'ils n'explosent pas tous, ils s'enfoncent profondément dans la terre du jardin dégelée à cette heure. Quand le tir cesse, nous constatons les dégâts : personne n'est blessé heureusement, mais la pièce a été touchée par un coup direct. La flèche droite est cisailée complètement près de l'affût, elle ne pourra plus tirer, sans être déséquilibrée aussitôt. Le capitaine Roudaut, que je prévient aussitôt, me demande de ne pas ébruiter l'accident, afin de ne pas ébranler le moral des autres : encore une pièce en moins, nos moyens diminuent...

En fin d'après-midi, pour couronner cette journée désastreuse, c'est l'entrée des Allemands dans le village. Ils sont nombreux, très proches, qui circulent sur la rive droite du Zembs ; le pont avait été démoli, nous l'avions fait sauter le matin même. Nous disposons hâtivement quelques points de garde à proximité, cachés dans les maisons voisines du pont. L'attaque d'infanterie était à prévoir, après le combat d'artillerie du matin. Je suis seul, en tournée, près du pont, au moment où j'aperçois les premiers éléments qui traversent la rivière, marchant avec précaution sur le platelage affaissé sous un mètre d'eau, sans regarder la berge qui les domine. Je ne suis pas vu sans doute. La situation est critique. Je cours au Resthaus, prévenir le capitaine de l'évolution de la situation et prévoir une parade si possible : personne n'est disponible, qu'un sergent du B.I.M.P. qui propose d'intervenir avec l'auto-mitrailleuse en position à la sortie Ouest du village ; mais il lui faut quelques fantassins derrière et il n'y en a pas. Nous l'envoyons chercher le véhicule, et lui promettons qu'il trouvera au moins un volontaire à prendre au passage devant notre deuxième pièce, où je cours aussitôt. Je rassure celui qui se propose, Clozel, lui disant que je partais devant, sans attendre, alors qu'il suive derrière l'auto-mitrailleuse quand il la verra passer. Et je file. Je crois que je n'ai jamais couru si vite, car je suis de retour près du pont moins de dix minutes après l'avoir quitté, en me fauflant à travers les venelles que je connaissais bien. Les Allemands avaient progressé entre temps, attaqué un point de garde voisin ; un fusil-mitrailleur, en batterie au coin d'une maison, tireur couché, arrose la rue principale. Par la venelle adjacente, je m'approche de lui ; le canon seul dépasse du coin de la maison. Je ne vois pas l'homme, mais le fusil tire toujours. Je suis à moins de cinq mètres de lui quand je lâche en rafale plusieurs coups de pistolet-mitrailleur. Le tir cesse devant cette arme qui arrive à l'improviste, si près. En même temps, j'entends notre auto-mitrailleuse qui arrive à l'autre bout de la rue, tirant dans notre direction. Je m'abrite d'elle pour voir la scène, continuant aussi à tirer sur les Allemands qui traversent la rivière en courant, et j'épuise mon chargeur : il y avait bien là une trentaine d'hommes sur la rive gauche, dans le village ; le F.M. que nous venons de déloger devait couvrir la progression de deux autres groupes, dont on voit les F.M. Arrivée à ma hauteur, l'auto-mitrailleuse fait demi-tour, en arrosant la berge, de son tir. Nous sommes restés maîtres du terrain, presque par surprise.

A la tombée de la nuit, nous recevons un réconfort inattendu et inestimable pour nous : un peloton de trois chars réussit, par un coup d'audace folle, à nous rejoindre à travers les lignes allemandes, dans la forêt. Ce sont des Tank-Destroyers, des « T.D. », faisant partie du 1^{er} Régiment des Fusiliers Marins de notre Division. Nous savions que nous n'étions pas seuls, isolés ; notre artillerie exécutait bien les tirs de barrage qu'on lui demandait, mais l'arrivée de ces chars amis

— 41 —

nous redonne l'espoir qui nous permettra de tenir. Il n'en restera pourtant qu'un parmi nous, pendant les deux jours suivants, les deux autres ayant une autre mission. Le sous-lieutenant qui commande le peloton paraît aussi sympathique que son char. Il se met en position auprès de la 1^{re} pièce, dès le lendemain matin, dans une cour de ferme où il s'abrite des vues. Pour chaque intervention, il avance de quelques mètres jusqu'au milieu de la rue principale, d'où il a le même champ de tir que la 1^{re} pièce qu'il domine à quinze mètres. Canon déjà en direction, il pointe, tire plusieurs coups et retourne à l'abri. Nos artilleurs, eux, n'ont pas la même possibilité de s'abriter, mais tirant en même temps que le T.D., ils s'arrêtent en même temps que lui. A deux, ils détruisent plusieurs chars pendant ces deux jours.

Le 8, le 9, le 10 janvier se passent ainsi, en alertes continuelles, en attaques que l'on repousse. On essaie de nous venir en aide. Un parachutage est fait au-dessus d'Obenheim, mais la plupart des containers tombent loin du village. De jour, de nuit, les obus tombent ; nous les entendons passer et exploser à côté. Nous reconnaissons les nôtres, par la direction d'où ils viennent. Quelquefois, il faut courir au P.C. de la batterie où par radio, nous faisons allonger le tir, quand ils tombent sûr le village. De nuit, c'est hallucinant ; des maisons brûlent ; des hangars, remplis de paille et de foin, flambent avec des lueurs immenses. Un cheval, fou de terreur, galope dans les rues ; la plupart des étables sont pleines, les bêtes mugissent, attachées. Quelques jeunes s'en occupent, parfois mais il y a plus à faire pour s'occuper des hommes !

Le quatrième jour, le 10 janvier, nous sommes tous harassés de fatigue, d'insomnie et de nervosité refoulée. Je décide mes jeunes à

— 42 —

faire un peu de toilette, à se raser. Et pour nous remonter le moral, nous prendrons un repas chaud et ferons cuire un lapin. Nous vivons de rations K depuis plus de dix jours ; chaque repas tient dans une boîte de carton paraffinée, grosse comme une brique, où l'on trouve tout : 3 biscottes, une poudre à délayer dans de l'eau chaude ou froide, un sachet de nescafé, du sucre, trois bonbons vitaminés, trois cigarettes, une barre de chewing-gum. Un lapin au vin blanc, notre cuisinier de section Zadu, sait faire ça ! Il cuit à la poêle, sur un réchaud, et nous sommes quatre réunis au P.C., dans la salle à manger de Monsieur Schmitt. Je revois la scène : il y a là Mendès, Grillot, Zadu. Je me suis levé de ma chaise, et je parle avec Mendès, dans l'angle opposé à l'entrée, quand la chose arrive : je ne réalise pas, je n'ai pas le temps de comprendre, c'est un fracas énorme, une gifle monstrueuse qui me brûle la figure, une vibration métallique intense qui s'amortit en une fraction de seconde, très longue, et qui s'achève dans l'inconscience et le silence... Je reviens à moi, je suis assis sur la chaise où je suis tombé, du sang coule sur mes mains, il fait noir, je ne vois plus rien. La vibration du métal qui éclate reprend, aussi intense ; un chuchotement dehors, venant du cellier « ...le lieutenant... il est mort... » En une autre fraction de seconde, je réalise qu'un obus vient d'éclater dans la pièce, l'air est irrespirable, noir du carbone imbrûlé. Je cours à tâtons vers la porte, je bute sur un corps ; une raie de lumière troue l'obscurité de la pièce passant par un cercle parfait découpé dans le mur à deux mètres du sol et se noie dans la fumée noire de l'explosion. Mendès et Grillot me recueillent dehors, c'est Zadu qui n'est plus. Je dois les effrayer, la figure et la tête en sang : ce n'est pas grave apparemment puisque je parle. Mais je tousse, j'éternue, je remplis des mouchoirs. Les obus ne tombant plus, je vais au poste de secours, à l'école du village, me faire soigner, pendant que deux brancardiers viennent prendre Zadu. Un gros pansement autour de la tête qui me brûle toujours, j'attends la fin de ces étournements et je rejoins le P.C. de section. Je vois de l'extérieur l'éclatement de l'obus sur la murette : un trou du même calibre avec les traces d'éclats dans l'enduit, tout autour. Nous nous retrouvons moins un, pour ce repas forcé, mais le cœur n'y est plus..

Quand cela finira-t-il, et comment ? Nous ne nous posons pas la question. Je passe la fin de la journée avec la première pièce, je veille avec eux roulé dans ma couverture allongé sur la paille, quand l'événement survient : la relève, à laquelle nous ne pensions pas du tout. Je ne veux pas y croire, et je me sens incapable d'aller plus loin. Ce n'est pas vrai, ma tête me brûle toujours. La demi-section que nous avions laissée en réserve à l'A.D. est là, auprès de nous. Mon camarade Cartier vient prendre ma place ~~et~~ je ne veux pas lui laisser.. Notre résistance est impossible, inutile de nous remplacer... Cartier, très ému, me donne un papier, ce sont des ordres, — écrits comme l'étaient ceux que j'avais lus en arrivant — et me dit d'aller au Rathaus où le capitaine Roudaut m'attend. Il est deux heures du matin. Le commandant de Sairigné est là pour le remplacer avec plusieurs officiers : on a effectué une manœuvre, monté une attaque pour permettre le passage du 1^{er} Bataillon de Légion de notre division qui relève le B.I.M.P. à Herbsheim et Rossfeld. Nous devons partir, profiter de la relève du B.I.M.P. pour ramener le personnel et le matériel récupérable, abandonner les pièces mais emporter les appareils de pointage si nécessaire. Nous devons faire vite, des chars amis gardent la route de Benfeld jusqu'à 4 heures du matin. Mais le rassemblement de la section est long, les pièces sont dispersées. Les véhicules eux-mêmes ne sont pas en état de

— 43 —

partir : un Dodge a les pneus crevés, déchiquetés par des éclats, le moteur endommagé ; un autre ne démarre pas ; le troisième trainera tout et c'est un petit train qui démarre à 4 heures passées. Nous sommes quinze dans le véhicule de tête, deux dans chacun des autres reliés au précédent par leurs deux chaînes de neige. La nuit est sombre et complète ; la route est longue, il fait froid. Nous roulons sans autre feux que les « cat eyes » ou feux de black-out qui permettent de voir à peine le bord de la chaussée, ou d'apprécier la distance à laquelle on se trouve du véhicule précédent. Les jeunes sont roulés dans leur couverture, leur carabine armée, serrée entre les genoux ; prêts à sauter et se disperser pour répondre à la situation imprévue et répondre efficacement. Pas d'ombre de char, amis ou ennemis, jusqu'à ce lumignon qu'on aperçoit au loin, dans la brume et la nuit... le chauffeur hésite un instant... « avance, ne ralentis pas plus... » Nous distinguons maintenant deux lumignons, puis les quatre pinceaux lumineux des « cat eyes » d'un T.D., canon dans notre direction, qui continue à monter la garde à l'entrée du pont de l'III, bien après l'heure prévue. « Vous êtes les derniers ? » — « Oui ». Nous passons lentement le pont de bois qui enjambe l'III, il est cinq heures et demie. Nous arrivons sur la Nationale 83, et cherchons notre chemin, celui du P.C. du 2^e Groupe et celui de l'A.D., en mouvement ces jours-ci. Au dos de ce petit papier remis par Cartier, et que j'ai retrouvé vingt ans après, j'avais écrit au crayon fushine l'itinéraire probable : Westhouse, Walff, Goxviller, Obernai... Nous retrouvons la maison-mère, l'A.D... et les trois pièces de la section de réserve en position à Epfig. Il y eut vingt citations individuelles pour ces jeunes de la section D.C.B. de l'A.D. : dix-neuf d'entre eux portent encore, je l'espère, un ruban qu'ils ont bien mérité...

102^e Alain

Je retrouvais aussi, par hasard, mon jeune frère à Dambach, où se trouvait alors son unité, le 101^e Groupe d'Observation. Il passait à côté de moi sans me reconnaître, car j'étais méconnaissable. Nous étions deux invités ce jour-là à la popote de l'A.D., à Andlau...

...Oui, il est des souvenirs que l'on évoque rarement, mais nous devons le faire, nous sommes d'accord avec cet éditorial du Journal des Anciens de la 1^{re} Armée française, cité initialement : Il est de notre devoir de parler sans gloriole et de rendre à l'œuvre de la 1^{re} Armée française la place qui lui revient légitimement dans la conscience publique française, de rappeler s'il en était besoin à la génération qui nous suit l'existence de ces traites tirées, dans le passé au cours des drames que nous avons vécus, et que l'on doit au sacrifice de ceux qui ne sont plus. C'est notre devoir, nous qui avons connu la foi qui animait nos camarades disparus, de soutenir les victimes du passé, de les défendre pour réparer les fautes de l'Histoire et pour que s'instaure la paix constructive dans l'union de tous. Chimères que tout cela, sclérose du passé : Amour de la paix, chère à nos anciens, ceux de 14-18, solidarité nationale, respect de l'honneur et de la parole donnée ? Non, mais souhaits d'homme de bonne volonté, que d'autres ont avec moi,

UN ANCIEN DE LA 1^{re} D.F.L.

(écrit en Janvier 1967.)

André ODE

Relation de Roger CRESPIN (1^{er} R.A.)

Le 23 décembre 1984

Courrier adressé à :

Francis de TURCKHEIM

ROGER CRESPIN

Premier Vice-Président

du Conseil Général de la Moselle

Avec un recul de 40 ans, ces quelques mots t'intéresseraient peut-être à la veille de notre périple en Alsace.

Sans doute certains erreurs et inexactitudes... et tu secourras un certain orgueil de soi !

Mais, bon, etiam bien ainsi...

Amitiés
Roger Crespin

Le 10 Janvier, le journal de marche de la Batterie (6 ème.) indique: " Le Capitaine (HORGUES DEBAT), l'Aspirant CRESPIN, MONTARRAS, de TURCKHEIM, BALECH et quatre hommes partent assurer la liaison avec le 1^{er} Bataillon de la Légion Etrangère qui attaque afin de dégager le 3^{ème}. Batterie encerclée depuis deux jours, avec le BM 24 et le B.I.M.P."

La mission est dangereuse ... et doit nous porter à l'est de l'ILL au contact direct avec les Allemands.

Voici ce qu'à l'époque, j'ai noté de cette opération :

..... Une belle Mission

A 15 heures, D 6 (Observatoire 6 ème. Batterie), sa mission terminée, rejoint la Batterie à ZELLWILLER. Le Capitaine HORGUES DEBAT, " le gauchon" comme disent les canoniers, son revolver sur le genou, sa pipe fumante, son calot de travers, sort du P.C. du Commandant MARSAULT et me dit :
Fait un saut à B 6 (6 ème. Batterie), donne des ordres à MONTARRAS - Le Sous officier observateur - dès ce soir, D 6 doit être prêt pour une nouvelle mission. Je vous attend au P.C. du " Tribun " (le Commandant MARSAULT) à 15 heures 30; il doit nous confier une très belle mission.

La Batterie est en position à 6 km de KERTZFELD où le commandant a installé son P.C.

Je saute dans ma Jeep et à 15 h 10, j'y suis. Je donne des ordres à MONTARRAS pour que le ravitaillement en essence des véhicules de l'observatoire soit fait et pour que trois jours de vivres soient chargés pour tout le personnel.

C'est très vite fait car j'ai mes hommes en mains et ils me connaissent !

Je passe aux pièces (d'artillerie), les hommes m'interrogent car ils savent que l'officier de liaison connaît la situation dans le secteur. " Les fantassins sont contents, les boches sont pulvérisés par vos canons - tout va bien, continuez à cracher le feu"- Entouré des chefs de pièces qui me questionnent, je bourre ma pipe - cinq minutes avec le Lieutenant de tir (Lt. BOUCHÉ)- un regard confiant s'échange entre nous ! Mais vite, le Tribun m'attend, 6 km en Jeep, dans 3 minutes j'y suis.

Mon chauffeur appui sur le démarreur, je saute dans la Jeep en lui posant ma planchette sur les genoux et j'arrive à KERTZFELD.

A 15 h 20, ma carte sous le bras, mes jumelles autour du cou, j'entre au P.C., le Capitaine attend. Un regard du Commandant, j'ai compris qu'il s'agissait d'une mission de confiance. Cesse gueules, me dit-il. J'ai compris

Les ordres sont brefs comme à l'accoutumée. A coups de crayon rouge sur le rhodoïd de ma carte je note l'essentiel des explications

et des directives de mon chef.

Le front aligné sur l'ILL - deux bataillons ont attaqué il y a deux jours sur la gauche du secteur et ont passé l'ILL. Le B.M. 24 (Bataillon de Marche N° 24) très en pointe est encerclé à (OBENHEIM). Le BIMP (Bataillon d'infanterie de Marche du Pacifique) a effectué le même jour une attaque très audacieuse et après avoir passé le fleuve a occupé les villages d' HERBSHEIM et de ROSSFELD, ensuite la tenaille allemande s'est refermée sur les deux villages qu'il importe de tenir en points d'appui fermés. Les hommes de MAGENDIE (BIMP) tiennent magnifiquement sous le déluge d'acier que déversent les boches.

Malgré leur moral, une relève s'impose car ils n'ont plus ni vivres ni munitions, leurs pertes sont lourdes. Cette relève doit s'opérer de vive force. Le 1^{er} BLE (Bataillon de Légion Etrangère) de de SAIRIGNE est chargé de l'opération.

" Je vous désigne, HORGUES DEBAT pour la liaison d'artillerie auprès de de SAIRIGNE à HERBSHEIM et vous CRESPIN, pour la liaison auprès du Capitaine de CORTA à ROSSFELD.

De la décision, de l'initiative !".

Chic, voilà une belle mission....le sort de 200 légionnaires, d'un village d'Alsace, d'imposants chefs entre nos mains.

Le Tribun me tend la main, " Mes respects, mon commandant et à bientôt".

Il est 16 heures lorsque HORGUES DEBAT et moi sortons du P.C.. Un regard confiant échangé entre nous.

Le Commandant de SAIRIGNE nous attend au P.C. de la Brigade DELONGE à 17 h 30.

Matériel ultra léger me dit le Capitaine ! l'échelon (le reste comprenant: chauffeurs, téléphonistes etc.) de 0 6 restera à ZELLWILLER.

Je file à ZELLWILLER. Pour ma part, ma jeep avec le plein d'essence, 10 jours de vivres, ELGHOZI et BDRIONE, " chauffeur et radio interchangeable " - ma fidèle équipe des gars gonflés et qui me sont dévoués jusqu'à la mort. Bien entendu pas question de fil (téléphone), la radio seulement ! Et surtout n'oublions pas les mitraillettes.

Nos deux jeeps roulent vers la batterie, car le Capitaine lui aussi a des ordres à donner.

A Herbsheim, la batterie RIVIE a perdu Trois canons (sur quatre) et quarante hommes, il reste un canon dont il faut relever le personnel et le "Gaucho" emmènera un peloton de pièce commandé par l'intrépide Margis (maréchal des logis) BALECH - le pauvre type sera mortellement blessé au cours de l'opération (en fait évacué le soir même, sérieusement blessé, il s'en sortira mais la batterie n'aura pendant longtemps pas de ses nouvelles).

L'un et l'autre nous savons que la situation est grave, je laisse la consigne à la Batterie, le journal de Marche que je ne quittais jamais - Si je suis fait aux ...? , mon successeur pourra le noter !!.

Tout est prêt - Avant de monter dans ma jeep, j'ai dit à ELGHOZI, un jeune intellectuel d'Alger qui a quitté ses études pour venir se battre et à Jackie (BDRIONE), un petit parisien : Nous allons traverser les lignes boches - C'est sportif ! - Ils m'ont répondu : Avec vous mon Lieutenant, d'accord ! et je me suis senti plus fort que jamais.

20 km nous séparent du P.C. de la Brigade; à 17 h30, nous y sommes. Le Commandant de SAIRIGNE, grand, ... ?, distingué avec son collier de barbe et son bérêt de légionnaire nous serre la main devant la porte du P.C. du Colonel DELONGE - Voilà les Artilleurs ! .

Et le chef de Bataillon entre dans la salle, nous entrons, là, il va donner ses ordres de détail. Son adjoint le Capitaine de CORTA, les commandants de compagnies, HORGUES DEBAT et moi nous sommes rassemblés autour de la carte et avec les équipes de liaison, bien rôdées, on ne perd pas de temps.

Pendant que nous travaillons au Bataillon, JACKIE est parti à 2 km de là vérifier le matériel et fait des appels radio à de TURCKHEIM, un jeune Alsacien, radio du Capitaine - " Allo 36, ici 66 ... Répondez ?" ...- "Le Piaffe a le sourire, c'est chic " a t'il dit en guise de vérification et il s'est fait engouler par l'adjudant des Transmissions pour encombrer le réseau ! - Le Piaffe était son nom de code (TURCKHEIM).

Non seulement nous a dit SAIRIGNE, les deux villages sont isolés des lignes françaises, mais ils sont isolés l'un de l'autre; je coupe mon bataillon en deux. J'ai donné la moitié à de CORTA.

600 coups de 105, 200 coups de 155 sur les points forts de l'ennemi entre 19 h 50 et 20 heures. A 20 h 01, les colonnes se mettent en marche dans les deux directions prévues.

Il faut atteindre les deux villages avant 22 heures en combattant.

Devant chaque colonne, deux T.D. (Tank Destroyer) du 1er. R.F.M. (Régiment de Fusilliers Marins) puis les pionniers pour le déminage, les voltigeurs et le Gros. CRESPIE, pour la route assurera le Commandement de la colonne auto. - Ecoute radio a partir de 19 h 45 - La liaison d'Artillerie de CORTA à ROSSFELD assuré par CRESPIE, HORGUES DEBAT à HERBSHEIM.

20 h 01 - C'est l'heure prévue par le Commandant de SAIRIGNE - gros matraquage soigné (tirs d'artillerie) des points prévus... ?, la colonne démarre dans l'ordre prévu. Au loin on aperçoit deux villages ... ?, ce sont nos objectifs - 3 kilomètres sont incendiés, Une patte d'oie et la colonne de de CORTA dont je suis l'officier de liaison, se sépare de la colonne de SAIRIGNE pour se diriger vers ROSSFELD, il est 20 h 40.....

Dans le feu de l'action, je n'ai pas terminé cette relation mais comme prévu, le 10 Janvier à 23 heures, le Capitaine est à HERBSHEIM avec MONTARRAS, BALECH et sa pièce; je suis à ROSSFELD avec Jackie BORIONE et ELGHOZI.

La tenaille allemande se resserre autour de nous, le B.I.M.P et le B.M. 24 ont subi de lourdes pertes et aux ordres du Capitaine de CORTA du 1 er. Bataillon de Légion Etrangère dont j'assure le soutien "Artillerie", nous tentons de maintenir le "Point d'appui fermé".

La position devient intenable et de plus en plus précaire. Nous sommes sans interruption au feu des mitrailleuses allemandes et les liaisons radio deviennent de plus en plus difficiles.

Cependant, le 12 à 3 heures du matin, l'ordre nous parvient de détruire notre matériel et de rejoindre nos lignes. Le Journal de marche de l'Artillerie divisionnaire note: " L'opération est délicate et malgré de lourdes pertes, les artilleurs rentrent à KERTZFELD sauf BALECH et BOUCHIER qui ont été blessés (à l'entrée dans Herbsheim et évacués le soir même). Que sont-ils devenus ?

De ROSSFELD, j'ai réussi à demander un tir d'artillerie pour couvrir notre repli qui doit s'effectuer sur HUTTENHEIM où l'ILL sera passée sur des chalands de fortune.

A 10 heures 55, le Colonel MAUBERT, Adjoint du Colonel Commandant l'Artillerie, un camarade de mon frère (qui commandait le groupe de 155 du 1 er R.A.), annonce : " L'Aspirant CRESPIE et ses hommes sont rentrés

sains et saufs ".

Oui ! nous avons pu en toute hâte détruire notre matériel, jeep, poste radio, binoculaire et rampant sous le feu des mitrailleuses allemandes gérées par la nuit, à travers bois et clairières, avec un équipement devenu ultra léger, nous avons pu atteindre l'ILL et rejoindre nos lignes.

J'ai vidé les derniers chargeurs de mon revolver mais dans la pénombre du jour naissant, je ne sais pourquoi ! Je ne voyais que les lueurs de départs des mitrailleuses adverses...

FORCES FRANÇAISES LIBRES

1ère DIVISION

EXTRAIT de la DECISION N° 591

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées, cite :

A L'ORDRE DE L'ARMEE

.....
CRESPIE Roger - S/Lieutenant - 1er BA.

" Officier d'un moral remarquable. Observateur avancé tout au long de la campagne pour la Libération de l'ALSACE, s'est distingué sans répit par son mépris du danger, son sang froid et l'efficacité de ses tirs, malgré les difficultés et les lourdes pertes subies par son personnel, en particulier le 12 Janvier 1945, avec la Garnison de ROSSFELD encerclée, le 24, au moulin du RIND, où il appuya l'attaque sur le bois d'ELSENHEIM, les jours suivants dans ce même bois, où le 27, par deux tirs opportunément déclenchés, il anéantissait une unité ennemie très sérieuse."

FORCES FRANÇAISES LIBRES P.O. S.I. 82 013, le 9 Juillet 1945

1^{re} DIVISION FRANÇAISE LIBRE

1^{er} REGIMENT D'ARTILLERIE COLONIALE

3^e GROUPE

EXTRAIT CERTIFIÉ COMPLET

Le Capitaine FLEURY Cdt. provisoirement le 3^e Groupe



Paris le 18 décembre 1984

17, RUE MESNIL
75116 PARIS
☎ 704.38.62

Madame le Maire

Comme suite à l'appel qui a été lancé par votre ami Philippe Blackais, de l'amicale des Anciens du 1^{er} Reg^t d'Artillerie de la 1^{ère} D.F.L., je vous adresse ci joint quelques feuilles relatives aux combats d'Alsace de janvier 1945.

Il s'agit là de la transcription que j'avais faite, au retour de la guerre, des notes que je griffonnais sur des petits carnets lorsque cela était possible. Elle a un intérêt de témoignage individuel, et non d'historien...

J'étais à l'époque sous-officier observateur à la 6^{ème} Batterie du 3^{ème} groupe du 1^{er} Reg^t d'Artillerie, avec le capitaine Horgues-Debat.

Je suis fier que ces quelques feuilles soient à la mairie d'Herbsheim car j'ai toujours gardé un souvenir vivace de ces moments durs mais si exaltant pour la libération de l'Alsace.

Recevez, Madame le Maire les assurances de toute ma considération et l'expression de mes meilleurs sentiments.

Alain Montoya

Extraits du Journal du Maréchal des Logis Chef Alain MONTARRAS, sous-officier de l'équipe d'observation et de liaison de la 6^{ème}. Batterie du 1^{er} RA.

9 janvier 1945

L'observatoire est toujours installé dans le clocher de GUEMAR - A quelques centaines de mètres des boches qui doivent penser que nul n'est assez fou pour s'y nicher; ainsi nous sommes tranquilles.

Il continue à faire un froid très dur, neige et verglas à revendre.

On apprend que l'ennemi a déclenché une attaque d'envergure sur le front tenu par la division - Jaguars et Panthers (chars allemands) s'en donnent à cœur joie sur le sol bien gelé et nos pauvres Sherman et Tank destroyers ne sont pas de taille à lutter avec eux. Le Bataillon de Marche 24 et le Bataillon d'Infanterie de Marche du Pacifique (BIMP) sont en mauvaise posture, encerclés entre l'ILL et le RHIN, par les blindés ennemis qui remontent du sud.

En route vers le nord. Halte à ORSCHWILLER puis à SERMERSHEIM où nous passons la nuit. A cinq heures, réveil brutal par les mortiers et 88 (obus allemands); on s'enfonce sous les couvertures, pas de dégats pour nous.

10 Janvier

15 heures - MATZENHEIM - L'équipe d'observatoire est scindée en deux, je suis avec celle du Capitaine (HORGUES DEBAT), le maréchal des logis BALECH, TURCKHEIM et cinq canonniers. Nous allons à HERBSHEIM relever les camarades de la 3^{ème}. Batterie encerclés et assurer la liaison avec le bataillon de la 13^{ème}. demi-brigade de Légion Etrangère qui va relever la petite garnison du BIMP.

L'aspirant CRESPIN rejoint ROSSFELD avec son équipe au sud d' HERBSHEIM.

Attente - Nous laissons à la batterie toutes nos petites affaires personnelles auxquelles nous pouvons tenir, réduisons nos équipements au strict minimum. Il nous faut toute liberté de mouvement car il y aura, dit-on " du sport ".

Pour l'instant, des chasseurs bombardent et mitraillent le trajet que nous allons avoir à faire.

Parachutistes et chars des fusiliers marins s'engagent pour ouvrir la route avec les démineurs. Nous allons suivre.

11 Janvier

20 h 45 - Avec le P.C. du 1^{er}. Bataillon de Légion Etrangère dans une cave (mairie) de HERBSHEIM.

Heures dures depuis hier. A la tombée de la nuit, nous avons progressé en direction d' HERBSHEIM, mêlés à la Légion Etrangère.

Les ponts de l'ILL sont franchis - Progression lente - Déminage en cours - La voie est dégagée; elle est peu engageante dans la nuit, bordée de bois sombres qui tranchent avec la blancheur de la route et des champs enneigés.

Coups de feu à droite... à gauche ... en colonne par un, nous pénétrons dans le patelin. Ses premières maisons brûlent détachant des ombres fantastiques sur la neige. Odeur de feu, de bétail qui grille. Brusquement arrivent des dégelées de 88 aux éclatements rageurs, en colonne par un nous nous aplatissons dans la neige, contre les maisons... le tir augmente d'intensité. Des gars, des véhicules sont atteints. Les mortiers s'en mêlent... où va tomber le prochain ?, faut-il rester là ... ou avancer ?... courbé en deux, je fais un bond de quelques mètres. Une arrivée de mortier derrière moi, pas très loin, Je ne me retourne même pas car je sais bien qu'elle a eu lieu à l'endroit que je viens de quitter. Je rejoins le capitaine dans la cave d'une maison de deux étages (mairie). Le P.C. du 1^{er} B.L.E. s'y installe. Je ressors voir où est notre équipe, le margis BALECH a été blessé sérieusement semble-t-il ainsi que BOUCHIER. Ils sont transportés au poste de secours. Je rencontre le Commandant de SAIRIGNE (1 BLE) toujours calme qui cherche la P.C.

Atmosphère étonnante dans cette cave qui me rappelle certaines gravures de l'ILLUSTRATION sur 14/18. Une trentaine de gars sont là, on vient les relever; hirsutes, sâles, fatigués, souvent blessés mais avec un moral du tonnerre malgré de durs combats depuis plusieurs jours.

Le Sous Lieutenant RAVIX de la 3^{ème}. Batterie a encore un 105 (canon) en état de tirer, sur la lisière est du village. Les boches n'en sont pas très loin et il faut faire attention pour arriver jusqu'à la pièce qui sera utilisée en tir à vue. Nous allons la reconnaître. Beaucoup de maisons brûlent. Rien à boire dans cette sacrée cave, même pas d'eau, nous dénichons une bouteille... alcool à brûler ou schnaps ? ... difficile à dire mais on en boit.

RAVIX râle de s'être trouvé dans cette situation, car il avait juré après BIR-HACHEIM (Libye) de ne plus se laisser encercler.

La relève s'achève. L'ennemi, alerté par le remue-ménage que tout cela a provoqué continue à bombarder. L'infanterie, les chars s'en vont... emmenant les blessés...le bouchon va se reformer derrière eux...le silence descend sur nous, coupé de quelques éclatements intermittents. Au revoir...nous voilà encerclés à notre tour avec le 1^{er} BLE.

Nous devons tenir pour être près du B.M.24 toujours encerclé à OBENHEIM, à l'est du canal.

Je passe la nuit à essayer de remettre en route notre poste radio endommagé. Peine perdue, heureusement celui du bataillon marche. Je m'étends vers 5 heures.

Dans la matinée je vais à la pièce, à la place qu'aurait dû occuper BALECH. Nous sommes quatre artilleurs, planqués dans une espèce de grange basse, sous quelques mètres de foin, à proximité immédiate de la pièce. Les obus sont prêts, débouchés à 0 pour tir à vue sur personnel. La pièce, tube horizontal, est installée dans un semblant de circulaire, peu enterrée. Sur le sol gelé, elle doit faire de jolis sauts au tir. Des mortiers de 120 tombent sur le village et sur notre grange. Cris des pauvres fermiers réfugiés là avec leurs enfants... gravats, contusions, égratignures, pas de mal... mais plutôt peur. L'atmosphère dans notre sombre abri improvisé s'alourdit. Nous sommes fatigués et l'attente d'une attaque est un peu oppressante.

Pendant le bombardement de mortier, je me suis surpris couché à terre cherchant un problématique abri supplémentaire, il faut réagir, je vais prendre l'air avec BONAND auprès de la pièce. Un peu d'huile sur la culasse... ramène le calme. La mitrailleuse qui est à côté est également en état de tirer.

A quelques mètres des gars du B.M. 11 font le guet, planqués dans de mauvais trous. Impossible de faire du feu. Rien de chaud dans le ventre depuis hier.

Dans la soirée, alors qu'il fait déjà nuit, le lieutenant du B.M. 11 chargé de notre coin me fait appeler: "Nous nous replions vers nos lignes 1".

Avec BONAND nous allons jusqu'à la pièce et retirons la culasse que nous emportons et démontons, nous en éparpillons les morceaux, le percuteur est jeté dans la meule de foin. C'est la première fois que nous sommes obligés de faire cela et c'est dur. Nous rendons inutilisable une des 12.7 (mitrailleuse), emportons l'autre enfin nous mettons hors d'usage quelques fusils de gars tués ou blessés la veille.

Il faut faire attention. L'ennemi ne doit pas se douter de notre décrochage, sinon, gare. Des maisons brûlent toujours.

Au P.C. le Commandant de SAIRIGNE prépare l'opération, notre présence ici n'est plus nécessaire, le BM 24 ayant succombé après une journée de combats, ce sera sans doute notre tour demain si nous restons là.

13 Janvier

KERTZFELD - 11 heures

Et voilà. Nous sommes tranquillement installés dans une pièce chauffée, à deux kilomètres à l'ouest de l'ILL.

Nous fonctionnons depuis hier midi comme P.C. de groupement. C'est une usine et ça marche bien. On est mieux qu'à HERBSHEIM ...

La randonnée pour le retour a été drôlement bien menée par le Commandant de SAIRIGNE qui est un type formidable.

Dans la nuit du 11 au 12 l'opération de dégagement que nous avons faite la veille devait être réalisée à notre profit cette fois.

Attente lourde au P.C. - Vers 22 heures, la radio apprend au Commandant que les parachutistes sont bloqués. Le bouchon tient. L'ordre chiffré de nous replier par nos propres moyens en traversant les lignes boches parvient peu après. Il est difficile de retracer l'atmosphère de ces dernières heures à HERBSHEIM... visages graves, tendus, fatigue, poussière et pierres qui vous dégringolent dessus. En silence, nous allons mettre notre JEEP hors d'usage et démolissons notre radio.

A 3 heures du matin, nous quittons le point d'appui, sans faire de bruit dans la neige, en colonne par un. Une colonne de 250 hommes environ qui s'ébranle lentement avec ses blessés sur des civières. Nous ne pouvons emmener nos morts, l'opération est trop délicate.

Sur quoi ? et sur qui allons-nous tomber ?

Nous partons plein ouest - 1 kilomètre environ en plaine. La neige étouffe tous les bruits. Les tris boches continuent par intermittence sur HERBSHEIM. Je pense aux pauvres civils restés dans notre cave-grange. Ils vont revoir les boches !!!

Après la plaine, nous pénétrons en forêt. On ne voit pas grand-chose. Qu'est-ce qui nous y attend ? - Marche lente entrecoupée d'arrêts.

Le bruit d'une charrette circulant sur un chemin nord-sud pas loin devant nous arrive brusquement. Nous la laissons passer. Les deux ou trois types qui la montent et qui doivent porter du ravitaillement ne se doutent pas du voisinage qu'ils ont...

Une section de voltigeurs part pour trouver un trou entre les postes boches. Planqués dans la neige, impatients, nous attendons un grand moment. Brutalement crépitent des rafales d'armes automatiques qui font un bruit immense dans ce grand silence qui nous entoure depuis plusieurs heures.

Il y a accrochage. Il va falloir passer en force. Les minutes sont longues.

" EN AVANT " lance le commandant de SAIRIGNE et nous fonçons dans le bois au pas de gymnastique pendant que les tirs d'armes automatiques continuent. - Une route à traverser. Elle a l'air bien malsaine... ça tire... un effort ... elle est passée et les fourrés, les arbres nous happent de nouveau.

Voilà maintenant un terrain bien dégagé... bien blanc... 300 mètres à parcourir ... plat ventre, des rafales crépitent encore... on se relève, on se recouche... un gars est blessé pas loin derrière nous... ses copains s'en occupent... Merde ! il faut en finir. Les belles traçantes font de jolis traits lumineux mais ce n'est pas le moment de les confondre avec un feu d'artifice.

Un petit galop bien relevé...et une petite rivière à traverser comme récompense... de l'eau jusqu'au genou à 6 heures du matin par ce froid...et on aura même pas un petit rhume.

Ciel et neige se confondent...une lumière blafarde en sort tout doucement. Un incendie devant nous, c'est HUTTENHEIM.

Encore une plaine que nous traversons déployés en tirailleurs. Le commandant de SAIRIGNE demande qui constitue l'aile droite de ce déploiement ? : c'est notre petite équipe...

L'ILL s'offre devant nous. De l'autre côté les postes français. Des mortiers arrivent dans la plaine que nous venons de traverser : trop tard!!!

Nous longeons l'ILL et arrivons à une passerelle branlante. Le jour s'est levé. Avec quel plaisir profond nous allumons notre première cigarette !...

Trajet de quelques petits kilomètres, en toute sécurité cette fois et toujours à pied.

Nous voici à KERTZFELD, sur la position de batterie où une maison chaude nous accueille et nous permet de vider l'eau de nos snow-boats et de faire fondre la glace de nos pantalons.

Joyeux d'en être sortis. Mais il y a une ombre au tableau, car l'équipe n'est pas au complet. Mes copains BALECH et BOUCHIER sont quelque part dans un hôpital et l'Aspirant CRESPIE et ses deux équipiers de ROSSFELD ne sont pas là ?

Vers 10 heures 30 la joie est à son comble, ils arrivent sains et saufs. Ils n'ont eu l'ordre de se replier qu'à 4 heures. Ils ont eu des difficultés. Les trois fusées éclairantes qui nous ont fait nous planquer pendant notre randonnée étaient pour eux.

Le Colonel est venu nous voir, nous dire que c'était bien et que cela méritait d'être récompensé. Nous on veut bien ...

Courrier de Francis de TURCKHEIM

FRANCIS DE TURCKHEIM
67120 DACHSTEIN

7 Samedi 22 décembre 1984

Madame le Maire,

J'ai été alors 19 ans $\frac{1}{2}$ et je faisais partie de "l'observatoire" de la 3ème Batterie du Ser. P. G., c'est à dire que j'étais en contact constant avec l'infanterie pour faire la liaison avec les pièces d'artillerie et en diriger les tirs.

Je fus de ceux qui le 10 Janvier 1945 croyaient pouvoir encore sauver le Bataillon de Marche n°24 qui était encerclé à Obenheim par les Allemands, avons relégué nos camarades de la 3ème Batterie qui avaient subi le choc de l'attaque ennemie du 7 Janvier. Malheureusement !

Notre entrée et notre sortie d'Herbsheim, elle aussi encerclée, furent des épisodes mémorables de notre campagne d'Alsace.

Il y a quelques semaines, j'ai retrouvé mes notes griffonnées dans un coffin pendant la guerre et c'est avec plaisir que je vous les

adhère en reconnaissance de votre fidélité
à mon ancien régiment.

Veuillez agréer, Madame & Monsieur, l'assurance
de mes très respectueux hommages.

J. de Puelsh

Relation du Brigadier-chef Francis de TURCKHEIM

Extraits du calepin du Brigadier Chef Francis de TURCKHEIM Brigadier de Tir de la 6^{ème}. Batteris du 1^{er}. R.A.

Ces extraits complètent ceux du Maréchal des Logis Alain MONTARRAS qui avec le Capitaine Raymond HORGUES DEBAT composaient l'équipe de liaison entre l'infanterie et l'artillerie divisionnaire.

9 Janvier 1945

Somme en liaison avec le Commandant SIMON au château de KINTZHEIM.

10 Janvier

Quittons KINTZHEIM pour KERTZFELD, cela chauffe entre l'ILL et le RHIN, les allemands après l'attaque des Ardennes attaquent au nord de STRASBOURG et au sud de SELESTAT vers ERSTEIN, nos biffins ont pris un sérieux coup à BOOFZHEIM, OBENHEIM, ROSSFELD, HERBSHEIM; OBENHEIM, ROSSFELD et HERBSHEIM ont tenu, mais on est sans nouvelles de BOOFZHEIM !!!

Les boches ont des chars lourds - Nous sommes sur les dents...

A KERTZFELD, la batterie est en position de tir et se fait saucer !!!

Après déjeuner, le Capitaine me donne l'ordre de vider la jeep et de n'y garder que le nécessaire; pas de cartes sauf celles de l'axe BENFELD - BOOFZHEIM, pas de grille de déchiffrage ni de papiers pouvant être utilisés par les boches.

Je fais le plein et confie mon sac marin à BOUZANQUET.

Départ pour BENFELD sur la route qui mène à HERBSHEIM, une colonne de véhicules est en formation, on me donne une toile cirée fluorescente à mettre sur le capot de ma jeep.

Le Capitaine et MONTARRAS ont disparu, ils sont en liaison avec les fusiliers marins et les Légionnaires.

Les avions au dessus de nous passent pour mitrailler devant nous.

Il fait nuit, on avance par saccades, nous ne sommes pas sortis de BENFELD. On passe l'ILL à droite une gravière, cela a du chauffer dans le coin.

Je suis coincé entre deux semis chenillés des fusiliers marins, celui de devant sent mauvais et les deux font un potin inimaginable quand on a l'oreille aux aguets dans un véhiculé.

On avance... on s'arrête... nous sommes en forêt dans les fossés des gars des commandos, à 15 ou 20 mètres il doit y avoir des Fritz. Ça claque, les balles traçantes partent de la gauche et aboutissent 50 mètres devant...le chef du véhicule devant se baisse dans sa tourelle de mitrailleuse et commence à la pointer....Je n'aime pas cela du tout. J'ai horreur d'avoir peur tout seul.

Nous avançons un peu plus vite et nous sommes face au village; il y a un long bout droit, à gauche la première ferme est en feu, cela éclaire une bonne portion de route. C'est un véritable tir au lapin, les pétots tombent pile sur ce coin.

Arrivé dans le centre du village MONTARRAS m'indique la mairie et me dit de la garer derrière dans une petite cour et de me mettre en contact radio avec le groupe. Ma jeep est garée et le contact radio établi, mais cela barde de plus belle à croire que la mairie est visée.

Le Capitaine me fait venir dans la cave, c'est la cour des miracles, un mouchoir de poche, pleine à craquer, une odeur épouvantable, des revenants : ce sont les types que nous sommes venus remplacer. Ils jubilent...

Un sergent du BIMP (Bataillon d'Infanterie de Marine du Pacifique) vient demander un tir contre des 88 (canons) qui nous arrosent, je fais le point, je sors pour transmettre la demande au groupe... oh ! catastrophe !!!, un morceau du toit de la Mairie ou de la grange à côté est tombé sur ma jeep et sur mon poste radio...plus rien.... MONTARRAS arrive, je lui dit d'essayer avec la liaison du 1^{er} Bataillon de Légion Etrangère pendant que je déballe et essaye de voir ce qui s'est passé, il y a des incendies partout et je vois

Presque comme en plein jour, la carcasse de mon poste radio est bien cabossée, la jeep elle n'a pas grand'chose. Je ne peux plus sortir le boîtier du poste et il refuse le moindre petit choc. MONTARRAS revient et me dit de rester à côté du radio de la Légion Etrangère, la liaison avec le groupe étant établie par leur deuxième fréquence.

11 Janvier

Contre-batterie, un tir d'arrêt mal observé. On attend... le choc; au courant de la journée je passe en revue tous les points sensibles signalés par la 3^{ème}. batterie avant son retrait.

De mauvaises nouvelles arrivent de OBENHEIM, les chars lourds allemands foncent. Le ravitaillement parachuté est tombé en dehors de la zone, ils n'ont eu que les caramels (rations K).... OBENHEIM ne répond plus à nos appels !!!! le Commandant de SAIRIGNE est d'un sang froid inénarrable, en entendant la nouvelle, pas une remarque pas un mouvement de sa figure, il dit seulement : "A nous maintenant".

L'ordre de nous préparer à une sortie arrive.....

.....

Avec MONTARRAS, je mets hors service ma jeep, c'est la septième depuis la Tunisie que les boches me cassent, elle était toute neuve, cela me fait mal de détruire cette machine sans âme mais qui était mon outil familier.

Les nouvelles arrivent... les commandos se font flanquer une raclée et n'arrivent pas à passer pour nous libérer.

L'ordre nous est donné de rejoindre HUTTENHEIM par nos propres moyens. De SAIRIGNE est en plein briefing.....

En colonne par un nous sortons du village, le décor est fantastique, nous sommes une cible induis... pas un coup de feu, c'est à croire qu'il n'y a plus de boches !

.....
.....

Enfin l'ILL, c'est un petit pont légèrement en-dessous du niveau de l'eau que nous franchissons.

Ouf ! c'est fini, il y a là des véhicules qui chargent les biffins.... nous sommes bons pour continuer à pied jusqu'à KERTZFELD, à la suite du passage du ruisseau avant l'ILL, nos habits imbibés d'eau jusqu'au nombril ont gelés.

.....



Relation du Capitaine Horgues-Debat (1^{er} R.A.)

Quelques souvenirs du capitaine Horgues-Debat
commandant la 6ème batterie du 3ème groupe du 1er R.A?

Moantarras et de de Turckheim, de mon équipe de liaison et d'observation, ont si bien décrit la situation et l'ambiance dans ces premiers jours de janvier 1945 que je ne sais vraiment quoi ajouter, si ce n'est quelques impressions dont ^{on} me pardonnera, j'espère, le caractère strictement personnel.

(Les pointillés signifient dans le texte ci-dessous qu'il faut se reporter aux relations de mes coéquipiers)

.....

Sur cette fameuse route, inquiétante !, qui conduit à Herbsheim, je marche tout seul et je comprends parfaitement les sentiments avoués par de Turckheim dans la même situation.

Je ne sais pourquoi, je me trouvais assez loin devant la colonne avec le capitaine Langlois, commandant une compagnie de Légion, quand nous entendîmes des coups de feu derrière nous.

" Merde, me dit Langlois, qu'est ce qui se passe encore ? Il faut que je retourne voir, continuez tout seul pour essayer de joindre le PC du BIMP et annoncer notre arrivée "

Et voilà pourquoi je marche seul sur cette route, trouée blanche dans la nuit ^{en feu} avec au bout le brasier rougeoyant des premières maisons du village. Je ne peux m'empêcher de penser que je constitue une sacrée belle cible.

Heureusement , je tombe bientôt sur un marsouin de garde, parfaitement maître de lui, qui me reconnaît et me conduit au PC du BIMP.

.....

Je ne sais plus quand dans la même nuit, j'ai accompagné le lieutenant Ravix à l'autre bout du village pour voir comment Montarras et ses hommes étaient installés.

Je me rappelle l'admiration que j'éprouvais alors pour Ravix, à le voir courir par bonds souples, s'orienter au milieu des ruines, se planquer quand un sifflement annonçait une "arrivée"; tout démontrait en lui le combattant sûr de lui, qui en avait vu d'autres, et c'était très réconfortant.

Je me rappelle combien ces heures passées dans la cave de la mairie m'ont paru longues, les chocs sourds qui l'ébranlaient quand un obus tombait un peu trop près. Et moi qui ne pouvait rien faire puisque ma radio était en panne !

Je n'avais qu'à écouter de Sairigné et Langlois peser longuement les chances d'un repli. Enfin l'ordre est arrivé ! En route pour rentrer dans nos lignes. Je me souviens de cette marche silencieuse dans les bois enneigés et puis notre halte dans l'attente des compte-rendus des patrouilles. Je suis installé au pied d'un arbre, la tête bien calée dans mon casque contre le tronc, et tout à coup je sursaute ! J'ai dû m'assoupir et mes yeux fatigués ne voient plus rien; les autres sont-ils repartis sans moi, ne m'ayant pas trouvé dans cette nuit sombre ?

Je tâche de maîtriser mon émotion et de m'orienter, de réfléchir sur la conduite à tenir pour m'en sortir seul .

Heureusement je distingue enfin comme une grosse boule au pied d'un arbre voisin; je m'approche et tombe sur un légionnaire tout aussi ensommeillé que moi; il m'indique quand même à peu près où je peux trouver le commandant de Sairigné, que je repère après quelques recherches à sa montre phosphorescente.

Il m'explique la situation; dans quelques instants, nous allons foncer et il me demande de reprendre ma place à droite.

Tout à coup il se lève et crie: " La Légion, en avant !". Je bondis comme les autres, mais pour replonger aussitôt dans la neige en entendant le tacatacatac des mitrailleuses et le sifflement des balles, qui passent heureusement trop haut !

Je repars en courant, courbé en deux, ~~les~~ 2 mains serrées sur ma carabine; je ne réalise plus très bien ce qui se passe, ça tiraille de partout, je me débats dans des broussailles, puis je saute dans un cours d'eau que je traverse avec de l'eau jusqu'à la poitrine sans ressentir la moindre impression de froid, et nous voilà devant une plaine blanche et nue. Il y a du monde autour de moi mais ce ne sont pas les miens. Un nouvel ordre: " Halte, face en arrière!" Il s'agit sûrement de prévenir une réaction allemande ! Je m'installe en position de tir à côté d'un brancardier, protégé par le tas de couvertures et de brancards qu'il transporte. Une question est transmise de bouche en bouche: "Qui commande à droite ?" J'attends un moment, pas de réaction des fantassins, alors je crie: " Le capitaine d'artillerie ".

J'ai du mal à bouger parce que mon uniforme est devenu une carapace de glace.

Enfin le mouvement reprend vers nos lignes et nous voici bientôt tous réunis au PC du groupe où je me rappelle l'oeil étonné et amusé du ^{lieutenant} capitaine Blachais, regardant autour de moi une large flaque d'eau qui s'étalait peu à peu sur le plancher au fur et à mesure que ~~je~~..... je fondais !



L'adjudant Jean, vétéran de toutes les campagnes de la 1^{ère} D.F.L. mortellement blessé à HERBSHEIM le 7.1.1945



VESPERINI André tué à HERBSHEIM le 7.1.45 repose à la nécropole de SIGOLSHEIM.



HERBSHEIM après les Combats de Janvier 1945



La Mairie où se trouvait le PC du Capitaine ROUDAUT du B.I.M.P. et commandant du Point d'Appui



Adjudant	JEAN HUGUEN	3 ^{ème} Batterie	1 ^{er} R.A.
"	Roger JACQUET	"	"
Cannonnier	Louis TULON	"	"
"	André VESPERIN	"	"
"	André FILLON	"	"
"	ZADUNAYSKI	Section D.C.B.	"

MORTS pour la FRANCE à HERBSHEIM le 7-10.1.1945

HERBSHEIM ... APRES LA LIBERATION

Relation de Jean-Georges KIRCHEIMER (22 B.M.N.A.)

Comment Herbsheim fut "libéré" par le Service
cinématographique des Armées.

=:=-

Après les durs combats de la forêt de l'Ill, où le 22e BMNA avait subi des pertes très lourdes, il avait regagné pendant trois jours ses cantonnements à Saint Hippolyte avant de faire mouvement vers la région Est de Benfeld. Le P.C. et deux compagnies : la C.C.B. et la 1ère s'installèrent à partir du 3 février à Herbsheim, village presque entièrement détruit. Le bataillon se trouvait alors en réserve de la 2e brigade, les autres bataillons étant en bordure du Rhin.

Le P.C. du bataillon était installé dans la Mairie-Ecole, qui était relativement intacte.

Le 6 février une prise d'armes très émouvante eut lieu sur la place devant la Mairie. Devant les deux compagnies rassemblées, le Commandant Bertrand remit la Croix de Guerre aux officiers, sous-officiers, caporaux-chefs, caporaux et tirailleurs ayant fait l'objet de citations et à l'appel des noms des décorés, il y avait beaucoup d'absents, et trop souvent retentit comme réponse "Mort pour la France". La joie qu'éprouvait les vivants qui venaient d'être distingués était donc fortement teintée de tristesse, trop de camarades manquèrent à l'appel.

X

X X

Au début de l'après-midi, nous eûmes une visite surprise : une équipe du Service cinématographique des Armées débarqua dans le village avec ses appareils de prises de vue et un ordre de mission émanant du Q.G. de la Première Armée enjoignant au chef de bataillon de mettre à leur disposition tous les moyens disponibles pour leur permettre de reconstituer les combats pour la libération du village ! Un peloton de chars du 1er RFM arriva aussitôt, le rôle des libérateurs leur était confié, ce qui était tout à fait

normal, puisque dans la réalité c'était bien eux qui avaient fait le travail. Par contre, le rôle des défenseurs, lire prisonniers allemands, échut à nos tirailleurs, lesquels, pour la circonstance, devaient revêtir des uniformes chleuhs, ce qui était loin de leur plaire -on le comprend aisément- et de surcroît, ces défroques étaient plutôt sales ! Enfin, un ordre est un ordre et les combats allaient commencer. Les préparatifs ayant duré un certain temps, la nuit commença à tomber et les fusilliers-marins mirent des balles traçantes dans leurs mitrailleuses et ce qui devait arriver, arriva : les balles traçantes tombèrent sur les quelques granges encore plus ou moins intactes et y mirent le feu à la paille et au foin ! Tout le monde se mit au travail et avec les moyens du bord pour enrayer la progression -il n'y avait plus de pompe à incendie dans le village, les conduites d'eau avaient éclaté sous l'effet du gel des semaines précédentes (rappelez-vous les températures avoisinant le moins 20 degrés pendant les dernières semaines de janvier), il fallait donc amener l'eau dans tous les récipients que l'on pouvait trouver : seaux en cuir, marmites, bidons, etc. On faisait la chaîne depuis les rares points d'eau disponibles, et, oh miracle, les pompiers improvisés réussirent à arrêter l'incendie, tout à fait en fin d'après-midi et purent déguster leurs rations américaines dans une tranquillité relative et se reposer dans leurs cantonnements -la bataille avait été rude et tout le monde ne pensait plus qu'à s'allonger. Sur ces entrefaites les membres du Service cinématographique s'étaient évidemment repliés vers des lieux moins inhospitaliers, le Commandant Bertrand ayant refusé de les recevoir à sa popote, car il les "avait assez vus".

J'étais alors sous-officier des renseignements et ma place se trouvait au P.C. du bataillon. Crevé, comme tous les camarades, j'ai pris un repas rapide, probablement une boîte de rations "K", et m'étendis sur un restant de lit de camp, que j'avais récupéré quelque temps auparavant, et essayai de trouver le sommeil, mais celui-ci devait être de courte durée. Il pouvait être minuit, ou un peu plus tard, lorsque le sergent marocain qui était le chef de poste de garde venait me réveiller brusquement : "Sergent, sergent, viens vite, il y a le feu" ! Nous avons naturellement laissé quelques vigies, en plus des gardes normales du P.C., auprès des granges qui avaient été incendiées dans le courant de l'après-midi, pour surveiller d'éventuels foyers pouvant couver sous la cendre. Et c'est une de ces vigies qui avait alerté le sous-officier de garde.

Je fis sonner immédiatement la Générale par le clairon et cela fut la ruée vers le lieu où l'incendie avait repris. De nouveau, mais maintenant en pleine nuit et par une température, qui ne devait pas dépasser les moins 10, moins 12, mais en vérité nous ne la ressentions pas, occupés comme nous fûmes, les chaînes recommençaient à fonctionner à l'aide des mêmes récipients peu adéquats, mais que pouvions nous ! Il paraît qu'à Benfeld existait encore une pompe à incendie, mais comment la faire venir, alors que la route était impraticable.

Je ne sais plus combien de temps nous avons mis à éteindre ce dernier feu nocturne, mais je me souviens fort bien de la poutre ou plutôt du morceau de poutre incandescent devant mesurer bien quelques 50 cms qui passa à quelques millimètres de mon oreille gauche -bien entendu, comme la plupart des camarades, accourus en pleine nuit et tirés du sommeil, je n'avais pas de casque pour me protéger.

Voilà comment la reconstitution de la libération d'un village alsacien, qui a dû être montrée un peu plus tard à ceux de l'arrière comme on disait en 1914-1918, comme ayant été filmée au moment de l'action même par les intrépides cinéastes, a failli me priver du plaisir de vous raconter ce menu fait, petite illustration de "comment on écrit l'Histoire."

Jean-Georges Kirchheimer
Sergent au C.C.B. du 22e B.M.N.A.

3, Rue Jules Lemaitre
75012 PARIS